

APERÇUS NOUVEAUX SUR DES RAP- PORTS INSOUÇONNÉS DU BASQUE ET DES LANGUES DRAVIDIENNES, et sur la place de ces dernières dans la famille des parlers préhistoriques du bassin de la Méditerranée

par N. LAHOVARY

L'IMPORTANCE DE L'ARCHÉOLOGIE ET DE LA PRÉHISTOIRE POUR LA LINGUISTIQUE COMPARATIVE, ET LA DÉTERMINA- TION DE L'APPORT LINGUISTIQUE DU SUBSTRAT MÉDITERRA- NÉEN DANS LES LANGUES DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE ET DANS CELLES QUI EN SONT DÉRIVÉES

- 1) Comparaisons entre la phonétique basque et la phonétique dravidienne, et, en général, méditerranéenne.
- 2) Rapprochements morphologiques et grammaticaux entre le basque, le dravidien et d'autres langues caucasiennes ou Méditerranéennes.
- 3) Les nombres ordinaux et la désignation des dizaines en basque, dravidien, étrusque et caucasien. Les ressemblances qui en ressortent.
- 4) Similitudes dans la formation des mots en Basque et en Dravidien ainsi qu'en ce qui concerne divers suffixes.
- 5) Conclusions.

Pour éclairer les problèmes posés par la linguistique comparative les savants adonnés à ces recherches n'avaient guère d'autre recours au XIX.^{ème} siècle qu'à l'aide de leurs propres disciplines. Depuis lors, les découvertes sensationnelles des archéologues et des préhistoriens, les travaux des anthropologues et des ethnologues ont permis aux linguistes d'élargir considérablement leur horizon et de contrôler et d'étayer les résultats de leurs études, surtout s'il s'agit de comparatisme historique, en faisant usage de l'énorme matériel nouveau mis à leur portée grâce à ces fouilles et ces travaux.

Il est possible ainsi, par exemple, de délimiter désormais beaucoup plus nettement — et ajouterons-nous — plus étroitement, le domaine linguistique et toponymique des «Indo-Européens», depuis que l'on a pu définir plus exactement, grâce à l'archéologie, ce qu'ils connaissaient avant leur dispersion, en fait de flore, de faune, de produits de la main de l'homme, ainsi

que les limites de leur domaine géographique. Essayer d'établir une étymologie Indo-Européenne sans tenir compte, au préalable, de ces indications restrictives, serait aujourd'hui commettre la plus imprudente des omissions.

En même temps, une unité de civilisation, des similitudes de race, particulièrement pour les époques plus anciennes ou préhistoriques, sont des présomptions très fortes en faveur de l'existence concomitante d'une unité linguistique, ou du moins, de relations linguistiques plus ou moins étroites.

Une langue n'est pas, en effet, une entité abstraite, une construction théorique qui pourrait n'être étudiée qu'en elle-même comme un problème géométrique. Elle est la résultante de certaines données physiologiques et psychiques, de certaines conditions géographiques, sociales et historiques exprimées par un certain type humain, par une certaine race, du moins à l'origine. De même qu'il y a ainsi, une race jaune, un type humain blanc, du nord de l'Europe, un autre type blanc plus particulier aux régions méditerranéennes, etc., et que ces différentes variétés humaines ont eu des civilisations qui leur étaient propres, leur caractère individuel devait se manifester également par des types de langues fort différents les uns des autres. Au sein de ces grandes familles linguistiques, des divergeances s'affirmeront, certes, avec le temps, mais néanmoins, par leurs traits fondamentaux, les parlers d'une même famille se distingueront toujours moins entre eux qu'ils ne s'opposeront aux langues d'une autre famille. *A l'origine, il y a, donc, des correspondances étroites entre la langue, la race et la civilisation*, correspondances qui tendent à s'effacer ou à devenir moins faciles à déterminer avec le passage des siècles et les migrations des peuples, mais qu'un examen plus attentif permettra, cependant, le plus souvent de redécouvrir. C'est surtout dans des cas de ce genre que l'utilisation conjointe des données anthropologiques et des renseignements fournis par l'archéologie et l'histoire peut éclairer les problèmes de la linguistique.

Ainsi, de même qu'avant leur dispersion à partir de la fin du néolithique, les peuples du nord de l'Europe, qui avaient à peu près la même civilisation, parlaient des dialectes d'un même type linguistique, les peuples bruns du bassin de la Méditerranée, avant l'irruption des guerriers blonds du Nord, participaient, dans l'ensemble, à des degrés divers d'évolution, à un fonds linguistique et culturel en grande partie commun.

Les découvertes archéologiques du dernier quart de siècle ont, du reste, permis de préciser en profondeur et d'étendre en même temps considérablement dans l'espace, notre notion du «spécifique Méditerranéen». On sait aujourd'hui, par exemple, que les civilisations ibériques de Los Millares ou du type d'El Argar présentaient de nombreux éléments communs avec les civilisations prédynastiques d'Égypte ou celles pré-hittites d'Alishar Huyuk et d'Ahlalibél en Anotolie¹. Mais ces civilisations anato-

1. Cf. Ed. del Val Caturla, *Los enterramientos prehistóricos en urnas*, Bol. Arqueol. del sudeste Esp. 4-7, 1946; O. Menghin, *Egipto y la península hispánica*, dans Corona est. Soc. antr. y prehist. a sus mártires, I, Madrid, 1941.

liennes se rattachaient elles-mêmes aux civilisations d'El Obeid-Eriddu, de Mésopotamie, des environs de l'an 4.000 et un peu plus tard, à la civilisation de la céramique peinte. Celle-ci aurait eu son centre originaire dans le nord de la Syrie et le nord de la Mésopotamie avec la civilisation de Tell Halaff, du v.^e millénaire et de la première partie du iv.^e millénaire². De là, des immigrants l'auraient portée, à la fois, vers l'ouest (pays Danubiens, civilisation Moldave de Coucuteni, et Crète) et vers l'est et la vallée de l'Indus où la civilisation de Harappa et d'Amri en a été la première expression indienne. Cette civilisation chalcolithique paraît avoir débuté dans l'Inde du nord-ouest vers 3500-3000, et elle serait contemporaine de l'époque de Djemdet Nasr en Mésopotamie. Elle aurait été due à l'immigration de «Méditerranéens» du nord de la Mésopotamie, ancêtres des Dravidiens.

Les ressemblances, telles qu'elles ont été révélées par les fouilles de Harappa, entre cette très ancienne civilisation de l'Inde et les civilisations Méditerranéennes préhistoriques, et même historiques, sont, en effet, frappantes. Dans la vallée de l'Indus, comme en Syrie, à Chypre, en Crète et dans les autres pays compris dans la zone de la civilisation de la céramique peinte, la divinité principale est la déesse Mère. Celle-ci possède aux Indes, comme dans le bassin de la Méditerranée, les mêmes attributs, le serpent et la colombe et les rites de sa religion paraissent avoir été les mêmes. Le culte du taureau et les tauromachies caractérisent aussi bien la civilisation proto-Dravidienne de l'Indus que celles de la Méditerranée, où le mythe de l'enlèvement d'Europe par le Taureau, à l'époque classique, symbolise le culte apparié de la Déesse-Mère et du Taureau. En Egypte, le Dieu «M.n» était représenté également comme associé au Taureau³. Ce dieu de la fertilité, qui aurait été, dans l'Egypte prédynastique, le Dieu de Men-phïs, se retrouve dans le nom légendaire de Men-ès, premier Roi d'Egypte, sans doute Roi-Dieu, et dans celui des Rois Min-os de Crète. Il vaut la peine de rappeler à cet égard que les Juifs avaient représenté primitivement Jahveh lui-même sous la forme d'un taureau ou d'un serpent (ephod)⁴. La civilisation de l'Indus connaissait aussi, comme la Syrie, la Crète, etc., le culte de l'arbre, les prostituées sacrées, les prêtresses aux Serpents et, en général tous les mêmes rites d'une religion de la fécondité⁵.

A ces ressemblances significatives s'ajoutent d'autres analogies, particulièrement avec la Crète et la Syrie, concernant la coiffure, l'usage des bandellettes dans les cheveux, mode adoptée plus tard par les Grecs; la chaussure à pointe relevée; les motifs décoratifs; l'art naturaliste; la céramique;

2. Vide, surtout, H. Mode, *Indische Frühkulturen*, Benno Schwabe, Basel, 1944.

3. Cf. E. Baumgartel, *Herodotus on Min*, Antiquity, Sept. 1947 et du même, *The cultures of prehistoric Egypt*, Oxford University Press, 1947.

4. vide, C. Toussaint, *Introduction à l'histoire des prophètes d'Israël*, Cours et Conférences de l'Université de Paris, 1934-5, p. 612 et seq.

5. Cf. J. Boulnoy, *Le caducée et la symbolique Dravidienne de l'arbre, du serpent et de la déesse-Mère*, Paris, 1939. Pour la composition raciale des habitants de Mohenjo-Daro, Harappa, etc., consulter, Friedrichs und Müller, *Die Rassen-Elemente im Indusdal während der letzten u. sten Jahrtausenden v. C. u. ihre Verbreitung*, Anthropos, 1932.

les danses (figurées sur les sceaux). Les similitudes avec la civilisation sumérienne sont également très marquées⁶. Mackay les a souvent soulignées. Les personnages mythologiques paraissent être souvent les mêmes chez les Sumériens et les proto-Dravidiens.

Le culte du taureau, des rites funèbres semblables, la couvade, se rencontraient aussi bien chez les peuples de l'Asie occidentale et antérieure qu'au Caucase et en Ibérie. On retrouve, en outre, en Mésopotamie et dans la vallée de l'Indus les mêmes procédés pour la fabrication du verre et pour le travail des pierres dures ou semi-précieuses, comme la cornaline (par ex., par la calcination), etc.

Les anciennes civilisations dravidiennes avaient, du reste, une base matriarcale comme les civilisations ibériques et celles de l'Asie Mineure⁷.

Ces points de contact si évidents entre la civilisation pré-aryenne de l'Inde du Nord et les civilisations méditerranéennes ont été relevés aussi par de nombreux auteurs indiens ou anglo-indiens. Ainsi, R. D. Bannerjee rattache la civilisation d'Aditanallur et celle de l'Indus à la civilisation préhistorique Crétoise et Méditerranéenne, vers 3000; S. K. Chatterjee fait même des proto-Dravidiens des frères des Crétois. Sans aller aussi loin, J. Hornell considère les proto-Dravidiens comme des populations méditerranéennes qui émigreront de la Mésopotamie aux Indes (sans doute vers le début du 4.^e millénaire), où, après avoir absorbé les aborigènes, d'origine proto-polynésienne et négroïde, ils se perpétueront par les Dravidiens⁸. Certains auteurs indiens en se référant au terme de «Dramida», déjà employé par le Brahmane Aitareya, au VIII.^e siècle avant notre ère, ont voulu y voir un nom apparenté, sinon identique à l'origine, à celui des Trmmlai, ou Termilai qui désignait les anciens Lyciens⁹. Ramaswami Aiyar a insisté de son côté sur les analogies qui rapprochent le dravidien du sumérien, tout en indiquant nombre de ressemblances lexicales indubitables avec le grec et le latin, héritées sans doute par ces langues, des parlers précédemment usités sur les bords de la Méditerranée. Rivet avait également signalé ces similarités suméro-dravidiennes qui trouvaient aussi leurs parallèles, selon G. Cameron, pour le Dravidien, en Elamite et dans d'autres langues de la même famille (Lullubi, Kassite, etc.)¹⁰.

Les fouilles de la vallée de l'Indus permettent d'ailleurs de tirer aussi d'autres conclusions qui viennent renforcer encore ces ressemblances avec les civilisations Méditerranéennes¹¹. A l'opposé des civilisations rurales et

6. Selon Gadd et Smith, entr'autres. Mackay, E., *Sumerian connections with ancient India*, J. R. A. S. 1925.

7. Cf. Baron Ehrenfels, *Mother Right in India*, Oxford University Press 1941; G. Poisson, *Les relations préhistoriques entre l'Inde et le bassin Méditerranéen*, R. A. 1937.

8. Cf. S. K. Chatterjee, dans *Modern Review*, 36, 1924 et dans, *Indian Historical Quarterly*, 1934; *The Dravidian Element in Indian Culture*; J. Hornell, *Boat origins in South Indian*, Assoc. Soc.

9. Cf. Ramaswami Aiyar, *Word parallels between Dravidian and other language families*, Educational Review, Madras, 1930; pour la Méditerranée, K. Schefold, *Die Bergvölker von Hellas und Palästina in frühgeschichtliche Verbindungen*, Schw. Beitr. zur allgem. Geschichte.

10. Cf. Cameron, *Histoire de l'Iran ancien*, trad. Conteneau, Payot 1937.

11. vide: Majumdar, R. C., Raychanduri, H. C., Kalikrikar Dalla, *An advanced history of India*, MacMillan, London, 1946, et Mitra Pantchat, *Racial and cultural inter relation between India and the West*, *Indian Historical Quarterly*, XI.

guerrières du nord de l'Europe, ou des civilisations agricoles et patriarcales de la Chine, celles de l'Inde pré-aryenne sont, en effet, du même type; pacifique, citadin, maritime, commercial et matriarcal, que celles de la Syrie, de la Crète, de la Bétique, avec un souci identique, si étranger aux autres races, de l'urbanisme, des canalisations d'eau et des installations sanitaires. Compte tenu de la différence des matériaux, le mode de construction et l'architecture des maisons privées, dans la vallée de l'Indus, ne différait guère de celui en usage dans les pays Méditerranéens. Les découvertes anthropologiques ont montré, comme l'on pouvait s'y attendre, que le type humain le plus répandu au iv.^e millénaire, dans les villes de la vallée de l'Indus était effectivement un type Méditerranéen, à peu près semblable à celui des Mésopotamiens et des Syriens de la même époque — ou des Crétois.

Si l'on admet donc la thèse, fondée sur des arguments archéologiques, historiques et anthropologiques qui se confirment réciproquement, de l'appartenance des proto-Dravidiens au rameau mésopotamien et Méditerranéen de la race blanche, notre essai d'établir entre les langues Dravidiennes et le Basque, seul survivant européen des langues méditerranéennes anciennes, des analogies, négligées jusqu'ici, paraîtra moins audacieux¹².

Ces rapprochements nous permettront, en même temps, de mieux montrer tout l'intérêt que présente le Dravidien pour l'étude des anciennes langues Méditerranéennes, en général, ainsi que des parlars du Caucase, aussi bien que pour la détermination du sens de beaucoup de toponymes pré-indo-Européens du sud de notre continent.

En effet, alors qu'il n'a pas été possible jusqu'ici, de déchiffrer d'une manière satisfaisante l'étrusque et les anciennes langues pré-indo-Européennes de l'Asie Mineure, que d'autre part, le Basque s'est appauvri dans ses montagnes, où il a subi, du reste, à certains égards, de fortes influences étrangères et que le Caucasiens a des caractères particuliers si prononcés que son emploi en tant qu'élément de comparaison en est rendu moins profitable, le Dravidien a l'avantage d'être très riche et en même temps, très conservateur. On en possède, en outre, des textes abondants, dont quelques-uns sont beaucoup plus anciens que ceux du basque, puisqu'ils remonteraient au vi.^e ou au vii.^e siècle. Grâce aux fragments de la toponymie indienne transmis par des auteurs de l'antiquité classique ainsi qu'à des allusions ou citations assez nombreuses, dans des ouvrages sanscrits plus anciens encore, on peut en suivre, en partie du moins, l'évolution pendant plus de deux millénaires. Le témoignage du Brahui, au Béloutschistan, dialecte séparé du Dravidien, depuis, peut-être, 3.500 ans, peut nous four-

12. Selon la dernière édition de l'Encyclopedia Britannica (article sur les civilisations de l'Indus), la civilisation proto-dravidienne dériverait de la civilisation chalcolithique du bassin de la Méditerranée orientale du V.^e millénaire, à laquelle se rattachent également les peuples de la Mésopotamie, ce qui expliquerait leurs affinités. La parenté des Caucasiens avec ces populations et leurs affinités linguistiques sont également indéniables selon N. Marr, voir, par ex., *Der Japhetische Kaukasus und das dritte ethnische element im Bildungsprozess der Mittelländischen Kultur*, Berlin, 1928, traduit du russe par F. Braun.

nir en outre des indications précieuses, autant sur l'état préhistorique des parlers davidiens que sur leur conservatisme remarquable.

Dans ces conditions, et vu les notables ressemblances que les langues dravidiennes paraissent présenter, avec les anciennes langues de l'Europe méridionale, à un degré plus net encore que les langues chamitiques ou l'ancien sémitique, on comprendra le profit que nous pourrions en tirer pour la reconstitution ou le déchiffrement de ces anciennes langues et pour l'interprétation de la toponymie protohistorique de l'Europe.

L'utilité de ce renfort est d'autant plus grande que l'étude comparative des langues pré-indo Européennes n'est encore qu'ébauchée. En effet, tandis que la séparation des différentes langues dites indo-Européennes du nord de notre continent ne s'est accomplie que vers 2500-2000, celle des langues «Méditerranéennes» remonte à une époque beaucoup plus éloignée, qui lui est antérieure, dans l'ensemble, de 2.000 ans, ou peut-être davantage. De plus, les peuples qui les parlaient ont été, à l'exception d'une partie des Chamito-Sémites, absorbés et subjugués, ou refoulés dans des régions isolées, par des nations conquérantes qui appartenaient à d'autres familles linguistiques. De ce fait, là même où ces langues ont pu survivre, comme par miracle, à tant de vicissitudes, l'absence des textes anciens; leur usure phonétique et leur fragmentation dialectale au Caucase, sous des influences, peut-être étrangères, mais difficiles à déterminer, devaient rendre, tout naturellement, beaucoup plus aléatoire l'étude comparative des langues de cette famille submergée que celle des langues dites indo-Européennes. En faisant désormais usage pour cette étude de langues à la fois aussi riches et d'un caractère aussi conservateur que les langues Dravidiennes, on aura, au contraire, un instrument de travail permettant enfin d'espérer avec le temps, un réel progrès dans ces recherches¹³.

On a vu que, selon l'opinion généralement admise, les ancêtres des Dravidiens étaient arrivés dans l'Inde par le nord ouest, en passant, après leur départ de Mésopotamie, par le sud de l'Iran et le Bélouchistan. Une fois établis dans la vallée de l'Indus, ils se sont répandus vers l'est et le sud en refoulant les populations antérieures, pour la plupart très primitives¹⁴.

Dans le nord et l'est de l'Inde ces premières populations parlaient des langues qui se rapprochaient des langues Mon-Khmer de Birmanie, de l'Assam et du Siam, mais qui manifestaient aussi, selon certains auteurs, des ressemblances avec les parlers finno-ougro-samoyèdes de la Sibérie occi-

13. Cf. voir, en général, pour la Civilisation de l'Indus et les premières civilisations de l'Inde, l'ouvrage monumental *Mohenjo-Daro and The Indus civilization*, 3 volumes, par Sir J. Marshall, S. Sewell, B. S. Guha et autres. Consulter aussi E. Mackay, *The Indus civilization*, London, 1935, et *Further excavations at Mohenjo Daro*, 1938; G. Cameron, *L'Iran ancien*, trad. franç. avec préface de Conteneau, Payot, Paris, 1937.

14. Voir, W. Schmidl, *Die Sprachfamilien und Sprachkreise der Erde*, Heidelberg, 1923 (chap. sur l'Inde). Cf. St. Konow and Grierson, Sir G., *The linguistic survey of India*, Vol. VI, Calcutta, 1906, *The Munda and Dravidian languages*; aussi Vol. I, *Introductory*, publié seulement en 1927: cf. également, Guha, S. B. *An outline of the racial ethnology of India*, Calcutta, 1939; S. Tolstow, *The early culture of Khwarizm* (Turk. orient.), *Antiquity*, June 1946.

dentale¹⁵. Il semblerait, en effet, que dès une époque très reculée, des infiltrations de Sibérie se soient effectuées aux Indes par la voie du Turkestan oriental, pendant que le Turkestan occidental demeurait, au contraire, dans les mains de populations méditerranéennes jusqu'à l'époque historique. L'existence de ces influences sibériennes sur les langues Indiennes a déjà été soutenue il y a trois quarts de siècle par l'évêque Caldwell, mais c'est un auteur hongrois, G. de Hévésy, qui a défendu récemment avec le plus de vigueur cette thèse. Malgré certains échos aux Indes, elle a été, pourtant, généralement repoussée par les linguistes européens.

Plus au sud, à l'arrivée des proto-Dravidiens, des aborigènes encore plus frustes faisaient usage de dialectes austronésiens ou même australoïdes.

Avec le temps, les proto-Dravidiens, qui avaient apporté aux Indes une civilisation déjà très avancée, se mélangeront dans une plus ou moins forte mesure à ces indigènes et quelques deux mille ans plus tard leurs descendants, devenus plus foncés, seront graduellement subjugués ou repoussés à leur tour, vers le sud, par des peuples d'éleveurs et de guerriers au teint clair qui descendaient par la haute vallée du Gange, des montagnes et des plateaux de l'Iran et du pays des Mitanni, en Arménie orientale¹⁶. (Les «Mida», Mitā-nni, étaient, sans doute, les ancêtres des Médés.)

D'ailleurs, ce ne sont pas eux, mais d'autres conquérants demeurés mystérieux, et venus probablement des plaines du nord et du centre de l'Asie, qui ont détruit, plusieurs siècles avant l'arrivée des «Aryens», la brillante civilisation de l'Indus, éteinte déjà vers 2000.

Dès le début de l'âge du fer, ceux que l'on appelait les «Nagas», ancêtres des Dravidiens actuels, sont refoulés par les Aryens, relativement peu nombreux et moins civilisés qu'eux, mais mieux organisés militairement et qui disposaient d'une forte cavalerie, à peu près dans les limites de leur domaine actuel, au sud de la chaîne peu élevée, mais difficilement praticable et bordée de régions désertiques, des Vindhya¹⁷, ainsi que sur la rive gauche de la Narbada (anciennement Narmada).

Protégés désormais par ces montagnes inhospitalières de l'Inde Centrale, les Dravidiens ont pu conserver leurs langues et leur civilisation originale à l'instar des pré-indo-Européens des Pyrénées et du Caucase. Plus heureux cependant que ceux-ci réfugiés dans des montagnes âpres et généralement assez pauvres, ils disposeront d'un vaste et fertile territoire qui leur permettra de développer une riche civilisation. Celle-ci se reflétera dans leurs langues qui ne subiront de ce fait ni l'appauvrissement relatif du Basque, ni l'usure des langues Caucasiennes.

C'est ainsi qu'ils ont pu conserver malgré des emprunts aux langues des

15. Cf. G. Hévésy, *Obi-ougriens de Sibérie et Mundas de l'Inde*, L'Anthrop. LXVI, 1906 et son travail, dans le même sens des Bull. School Orient. Studies, London, VI, 1906, dont G. Goldi, dans R. Etudes Hongroises, 1038 et Sauvageot, A. dans Bull. Soc. Ling. Paris, XXXIV, p. 180 et seq. ont repoussé, du reste, les conclusions excessives; Bannerjee, V., *Traces of Ugric occupation*, Ind. Culture, III, 4, 1927.

16. Cf. K. von Heine-Geldern, *Rassen und Urgeschichte Indiens*, Zt. für Rassenkunde, 1906; Conteneau, G., *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens*, Payot, 1934, Paris.

17. Voir, K. von Heine-Geldern, *New light on the Aryan migration to India*, Bull. Amer. Inst. for Iranian Art & Arch., New York, 1927.

peuplades mongoloïdes, negroïdes ou même australoïdes, parmi lesquelles ils se sont établis et avec lesquelles ils se sont partiellement métissés, l'essentiel de la structure et du vocabulaire de leur langue originaire¹⁸.

Le conservatisme remarquable des langues Dravidiennes nous explique les ressemblances, parfois frappantes, que nous allons pouvoir montrer entre la structure et le lexique des langues pré-indo-européennes du sud de l'Europe ancienne et de l'Asie antérieure et les constructions ou le vocabulaire des langues du Sud de l'Inde, même dans leur forme plus ou moins moderne (les textes que nous en possédons ne nous permettent guère de remonter d'une manière sûre au-delà du VII.^e siècle). Ce conservatisme linguistique est d'autant plus étonnant que leur séparation d'avec ces autres rameaux linguistiques doit dater d'au moins six mille ans. De plus, les Dravidiens, comme nous l'avons indiqué, se sont largement métissés avec des populations d'autre langue et ils ont du adapter leur lexique aux conditions ainsi qu'à la faune et à la flore d'un milieu climatérique et géographique très différent sous de nombreux rapports de celui où s'était formée leur langue. On admettra plus facilement pourtant l'existence de cette surprenante faculté de conservation si l'on considère que les Brahuis, qui constituent une peuplade pauvre d'environ 140.000 âmes seulement, du centre du Bélouchistan, y parlent toujours, après trente-cinq siècles ou davantage de séparation du reste des Dravidiens, et au-milieu de populations plus puissantes et beaucoup plus nombreuses faisant usage d'autres langues, un idiome dravidien encore très facilement reconnaissable¹⁹.

La localisation géographique de cette arrière garde dravidienne, coupée du gros, dans ses montagnes proches de l'Iran méridional, nous apporte d'ailleurs une confirmation précieuse quant à la route suivie par les anciens Méditerranéens proto-Dravidiens du sud de l'Iran et de la Mésopotamie, pour pénétrer dans l'Inde, où la vallée de l'Indus aura vu fleurir, sans doute, leur première grande civilisation, il y a cinq à six mille ans. Les descendants modernes des anciens «Damirs» ou «Damouls» sont, en effet, surtout connus aux Indes sous le nom de «Sudras», nom qui est aussi celui de la classe des agriculteurs, mais on a des raisons de penser que cette dénomination a été d'abord une appellation ethnique et qu'elle n'est devenue le nom d'une caste et d'une profession qu'après la conquête aryenne. On pourrait citer des cas analogues en Europe, ainsi, par exemple, dans les Carpathes, où le nom ethnique de Wallach, Volosk (équivalant à Welche, en occident) a fini par désigner les bergers ou éleveurs, indépendamment

18. G. S. Gal., *Historical grammar of old Kannada*, Poona, Deccan College, 1946. Cf. v. Fickstedt, rom. *Arier und Nagas*, dans *Festschrift. H. Hirt*, Heidelberg, 1936; Sir John Marshall, S. Scwell, B. S. Guha and others. *The Indus Civilisation*, 8. vol., London, 1935; Guha, U. S., *Racial affinities of the Indus population*. Communication à l'Inst. Français d'Anthropologie, Paris, 1935, du même, *Racial affinities of the peoples of India*, dans *Census of India in 1931*, Vol. I, Part III, A. Simla, 1935 (with ethnographical notes by various authors); du même encore, *Les races de l'Inde*, rom. *L'Anthropologie*, Paris, Tome 46, 1937 et *An outline of the ethnology of India*, Calcutta, 1937; Gordon Childe, *India and the West before Darius*, dans *Antiquity*, March, 1939; R. de Mecquenem, *Fouilles préhistoriques en Asie occidentale*, *L'Anthropologie*, 1935.

19. Sir G. Grierson, *Linguistic Survey of India*, Part. IV, Dravidian Languages, Calcutta, 1906.

de leur nationalité. On ne saurait donc être étonné, si, selon Lassen, des peuples du nom de «Sudros» sont attestés durant l'antiquité, dans la vallée de l'Indus, et si une nation, portant le nom similaire de «Sudroi» est également connue par les anciens, dans l'Arachosie iranienne, au sud de la Bactriane. Grâce à ces différents points de repère on peut reconstituer, par conséquent, selon toute vraisemblance, l'itinéraire qui a dû mener, en bien des étapes, les proto-Dravidiens, de la Mésopotamie, sinon de la Syrie, aux Indes. Il est également probable que si le nom de «Sudroi» a subi cette extension de sens, c'est aussi parce qu'il aura, sans doute, désigné les premiers peuples dravidiens avec lesquels les Indo-Aryens de plus tard se seront trouvés en contact, et que ceux-ci auront étendu à tous les Dravidiens le nom de ceux qu'ils auront connus d'abord ²⁰.

Une extension analogue s'est produite, du reste, fort souvent en Europe, comme dans les cas des Grecs, à l'origine, petite peuplade du nord-ouest de la Grèce, dans celui du nom donné par les Slaves aux Allemands; ou par les Celtes aux Germains; aux «Italiques» par les Grecs, etc.

L'origine, probablement mésopotamienne, dans le sens géographique le plus large du mot, des ancêtres des Dravidiens et le fait qu'ils partagent vraisemblablement cette aire d'origine, s'étendant de la Syrie à l'Iran, avec les ancêtres d'autres peuples de race «méditerranéenne», comme les paléo-caucasiens, les paléo-égéens et une partie au moins, des proto-hamites, à cheval sur deux continents vers le nord de la mer Rouge, nous permet de comprendre plus facilement les ressemblances existant encore de nos jours, et que nous allons brièvement essayer de mettre en lumière, entre les langues parlées par les descendants de ces différents groupes ethniques, contigus à l'origine ²¹.

Nous allons tenter ainsi de montrer que grâce à la fidélité des Dravidiens, à leur idiome ancestral, il est possible de reconstruire les traits phonétiques originaires, communs à bien des égards, aux diverses langues anciennes du bassin de la Méditerranée et de l'Inde pré-aryenne, ainsi qu'à celles qui les continuent encore aujourd'hui au Caucase, dans les Pyrénées, ou dans le Sud de l'Inde. Il faudrait adjoindre aussi, d'ailleurs, à certains points de vue, à ces langues, même des parlers «indo-européens» modernes, de notre continent, comme les dialectes de la Toscane et du sud de l'Italie, l'albanais, le roumain et particulièrement le roumain de Macédoine, les langues celtiques de l'archipel britannique, l'arménien et le haut-allemand. Les rapprochements qui peuvent s'établir entre divers aspects de la phonétique de ces langues ou de ces dialectes et le Basque ou le Dravidien sont rendus, du reste, plus éloquents par différentes particula-

20. Voir, R. Caldwell, *Comparative Grammar of the Dravidian or South Indian family of languages*, particulièrement l'introduction. Une troisième édition de cet ouvrage fondamental, revue par Wyatt et Ramakrishna, a paru à Londres, en 1918; voir aussi l'article *Indian History*, dans la dernière édition de la *British Encyclopædia*.

21. Sir Aurel Stein. *Archeological reconnaissances in Northwestern India and South-eastern Iran*, Mac Millan, London, 1937; du même, *An archeological tour in Gedrosia (S. Iran)*, Calcutta, 1931; voir aussi l'ouvrage collectif monumental, en six volumes, publié sous la direction de Herzfeld, *Iran as a prehistoric centre*, Oxford University press, 1938.

rités syntaxiques qui pourraient également s'éclairer à la suite d'une confrontation avec les langues dravidiennes ou de l'ancienne Afrique du Nord. En même temps, le lexique dravidien nous révélera la véritable origine de nombreux vocables ou toponymes de l'Europe méridionale ou Alpestre qui avaient été attribués, par l'effet d'idées préconçues, à «l'Indo-Européen», ou dont on s'était résigné à déclarer que l'origine était «obscur».

Dans les comparaisons que nous allons faire de quelques aspects phonétiques, syntaxiques et lexicaux du Basque, du Dravidien, du Caucasiens et de certains autres parlers de l'Europe ancienne et moderne, nous écarterons, évidemment, dans la mesure du possible, tout ce que le Dravidien est censé avoir emprunté au sanscrit ou aux parlers des populations mongoloïdes, négroïdes ou austronésiennes, antérieures, de l'Inde.

Ce sont surtout les langues «Munda», apparentées aux langues des peuples de race jaune du sud-est de l'Asie et même, selon le R. P. W. Schmidt, au malayo-polynésien, qui ont exercé une profonde influence sur les parlers Dravidiens²². Certains linguistes en ont même été jadis impressionnés au point de vouloir rapprocher le Dravidien de cette famille linguistique, en tant que membre plus ou moins aberrant.

L'importance de ce substrat linguistique sur les parlers Dravidiens pourrait peut-être nous expliquer plus facilement les ressemblances que présentent ceux-ci, à certains égards, avec les langues «mongoliques» et turques et la tendance de quelques auteurs plus anciens à les rattacher plus ou moins à ces dernières. Une étude plus systématique des langues Dravidiennes a permis d'établir cependant sans conteste que malgré ces influences, l'essentiel de la structure et du lexique du groupe Dravidien avait conservé son caractère et ses formes originaires²³.

On a pu se demander d'ailleurs, depuis que l'on connaît moins mal le Sumérien, si la part des influences Mundas n'avait pas été exagérée et si plusieurs des caractères du Dravidien qu'on leur attribuait n'étaient pas, en réalité, beaucoup plus anciens et ne représentaient pas plutôt un apport sumérien datant du temps où les ancêtres des Dravidiens et des Sumériens voisinaient sans doute, en Mésopotamie. La plupart des particularités par lesquelles le Dravidien se rapproche des langues Munda et même du Turc se retrouvent aussi, en effet, en Sumérien, comme la construction polysynthétique, la tendance à l'harmonie vocalique, l'ordre des mots dans la phrase, le rejet du thème verbal à la fin, la conception nominale du verbe, l'emploi de racines souvent identiques pour le verbe ou le nom propre, etc.

Ces caractères communs au Dravidien et au Sumérien nous autoriseraient à penser, par conséquent, que le Dravidien ne les a pas acquis aux Indes

22. Cf. O. Schrader, *Dravidisch und Uralisch*, Zt. für Indologie und Iranistik, III, 1925, p. 81 et sq.; G. W. de Hóvesy, *On W. Schmides Munda-Monkmer comparisons*, Bull. School Oriental Studies, VI, 1930, London; aussi, Gordon Bowles, *Linguistic and racial aspects of the Munda Problem*, Peabody Papers, vol. XX, 1948, Harvard University Press.

23. Cf. W. Schmidt, *Sprachfamilien und Sprachkreise der Erde*, déjà cité, ainsi que les chapitres consacrés aux Langues Mundas, dans *Linguistic Survey of India*, Calcutta, déjà mentionné.

des peuples Mundas, mais qu'ils font, au contraire, partie du plus ancien héritage de la langue ²⁴.

Ces particularités ont soulevé la question de leur origine en Sumérien et l'on sait que certains auteurs, comme Fr. Hommel, ont souligné leurs ressemblances avec certains traits des langues finno-ougriennes, et même turques, d'une époque, il est vrai, beaucoup plus tardive. Les caractères «ougriens» ou Moundas que quelques auteurs ont pensé reconnaître dans le Dravidien pourraient donc n'être, en partie tout au moins, que le résultat de lointaines influences sumériennes. On sait, d'ailleurs, que le Sumérien, s'il se rapproche à quelques égards, des langues de l'Asie du nord s'apparente étroitement par sa grammaire et son lexique, tant aux langues Chamito-Sémitiques qu'à celles du Caucase. Comme l'ancienne écriture de la vallée de l'Indus paraît présenter de nombreuses analogies, dans sa conception et ses formes avec l'écriture Sumérienne selon Hunter et d'autres auteurs, l'importance des anciens rapports entre le Sumérien et les parlers proto-Dravidiens n'en serait que confirmée.

Les ressemblances que le Sumérien manifeste, à la fois, avec l'Elamite et le Caucasiens d'une part, et d'une façon plus marquée avec le groupe chamito-sémitique, d'autre part sont un trait de plus qu'il a en commun avec le Dravidien et le Basque qui nous présentent également cette double relation, sans parler des points de contact, évidents et nombreux entre ces trois langues et les langues Nilotiques, en particulier le Nubien ²⁵.

Quelque soit l'imprécision des détails, due à l'insuffisance de nos connaissances à l'égard des langues mortes de l'Asie antérieure ainsi que de l'état ancien de celles qui ont survécu au Caucase, dans l'Inde méridionale et en pays Basque, et malgré des différences assez sensibles, provoquées, sans doute, par la diversité des influences étrangères respectivement subies, nous voyons se dessiner les contours d'une grande famille linguistique, dont le Dravidien, le Caucasiens, le Basque, l'Etrusque, le Lydien, l'Elamite, le Kassite, le Sumérien, le Nilotique, etc., devaient être les membres à des titres divers ²⁶.

24. Cf. Schott, A., *Indo-germanisch-Semitisch-Sumerisch*, dans *Festschrift Hirt*, 1936, Heidelberg: Delitzsch Fr., *Kleine Sumerische Sprachlehre für nicht-assyriologen*, Leipzig, 1941; Jestin R., *Le verbe sumérien: Déterminations verbales et infixes*, De Boccard, Paris, 1943; Schneider, dans *Anthropos*, XXXII, 1937, sur les relations entre le Sumérien et les Langues Chamito-Sémitiques; Ephr. Speiser, *Mesopotamian origins*, 1939, Univ. Pennsylvania Press; V. Christian, *Alturumkunde des Zucistramlandes*, Ister Band, Leipzig, 1939.

25. Cf. Trombetti, *Le origini della lingua basca*, Bologna, 1925; *Elementi di glottologia*, Bologna, 1923 (avec des thèses très contestables en particulier sur la monogénèse linguistique, mais une extraordinaire abondance documentaire), Conti Rossini, *Lingue Nilotiche*, Riv. Studi Orientali, XI, 1927; G. Lefèvre, *Sur l'origine de la langue Egyptienne*, Inst. Français, Le Caire N.º 22; du même, *Grammaire de l'Egyptien classique*, ibid. Inst. Franc. d'Archéologie Orientale, Le Caire, 1940. L'auteur soutient qu'il existe d'incontestables liens de parenté entre l'ancien égyptien, les langues chamito-sémitiques, le sumérien et les langues nilotiques, malgré leurs caractères très personnels.

26. Bertoldi V., *Problèmes de Substrat*, Bull. Soc. Ling. Paris, 1931, XXXII; *Contatti e conflitti di lingue nell'antico Mediterraneo*, Zts. f. Roman. Philol. Halle, 1937; C. Battisti, *L'Etrusco e le altre lingue pre-indo-europee d'Italia*, Studi Etruschi, vol. XIII, 1934; *Ricostruzioni toponomastiche Mediterranee*, Annal. Ist. Orient. Napoli, 1935; *Voci Mediterranee contestate* (carra, cala, sala, mala, etc.), Studi Etruschi, XVII, 1942; C. Autran, *Langues propres*

Les langues Chamito-Sémitiques, et le «proto-chamitique» ou «pré-sémitique» se rattachaient à ce groupe, dont elles constituaient le rameau occidental et central. La thèse d'une parenté réciproque à des degrés divers de toutes les langues «pré-indo-Européennes» du bassin Méditerranéen, dans son sens le plus large, a d'ailleurs déjà été soutenue par plusieurs autorités. On peut citer entr'autres : Uhlenbeck, Rivet, Trombetti, Ribezzo, V. Pisani, C. Battisti, etc.²⁷

Nous ne tenterons pas cependant, de lui apporter ici une confirmation nouvelle et rigoureuse en invoquant des arguments tirés d'une confrontation morphologique et grammaticale systématique de toutes ces différentes langues. Ce serait là, en effet, une trop grande tâche qui demanderait l'expérience et la compétence de plusieurs spécialistes. Notre but est donc forcément beaucoup plus modeste, et notre étude se limitera essentiellement au groupe Dravidien et au Basque, en nous efforçant de préciser la position linguistique de ce dernier et de déterminer le sens d'un certain nombre de racines toponymiques ou lexicales des langues mortes ou vivantes du sud de notre continent, aidés en cela par quelques comparaisons lexicales avec le Caucasiens ou le Chamito-Sémitique et le Nilotique.

Nous pourrions constater, à cette occasion, ainsi d'ailleurs que le moindre éloignement géographique nous portait à nous y attendre, que c'est avec l'Akkadien, l'ancien égyptien, et, en général, les états les plus anciens, des langues Chamito-Sémitiques de Mésopotamie que le Dravidien présente le plus de ressemblances. La toponymie de l'ancienne Europe méridionale et alpestre paraît également indiquer que les langues pré-indo-Européennes de cette partie de notre continent avaient de nombreux points de contact avec l'ancêtre Méditerranéen du Dravidien.

En ce qui concerne, en effet, les langues chamitiques et Dravidiennes, elles peuvent être rapprochées les unes des autres, en premier lieu, en ce qui concerne leur structure générale, agglutinante, ou d'un mot plus compréhensif, poly-synthétique. On sait, en effet, que l'ancien égyptien, comme les autres langues chamitiques anciennes, avaient, à l'origine, une structure agglutinante dont elles ne se sont que très lentement dégagées en évoluant vers le type sémitique. Celui-ci serait d'ailleurs, selon de nombreux auteurs, moins un type linguistique distinct, que simplement un état évolutif plus tardif d'un groupe linguistique comprenant, au début, aussi bien les parlers chamitiques que les premiers aspects des futurs parlers sémitiques²⁸. Dans cette conception, les langues de cette famille linguistique auraient comporté deux groupes, non point différents d'origine ou de nature, mais dont le caractère et le «tempo» d'évolution auraient été

de l'Asie antérieure ancienne, dans Les Langues du Monde, éd. par A. Meillet; Bleichsteiner, V., *Kaukasische Sprachen*, dans *Ebert's Real Lexikon*, 1926-1932, vol. VI; Brandenstein, W., *Die Sprachschichten in Bereich der Agäis*, Festscher. Hirt.

27. Pisani, V., *L'unità culturale indo-mediterranea anteriore all'avvento dei Semiti e dei Indo-Europei*, Scritti in onore di Trombetti, Milano, 1938; Ribezzo, Fr., *L'originaria unità tirrena dell'Italia nella toponomastica*, Rev. Indo-Gr.-Ital. vol. IV, 1920.

28. Pour Vergote, un pré-sémitique aurait donné naissance d'une part au Sémitique et d'autre part au Chamitique, mélange de pré-sémitique et de parlers africains plus anciens. Voir aussi G. Lefèvre, *Grammaire de l'Égyptien classique*, Inst. Franc., Le Caire, 1940.

différents. Le groupe conservateur à évolution lente aurait donc constitué ce que l'on a appelé longtemps le groupe chamitique, qui a subi aussi des influences africaines, tandis que le groupe sémitique et asiatique serait, selon ces idées plus récentes, le groupe innovateur, à évolution plus rapide, de la même langue ²⁹.

Cette manière de voir nous permettrait également, à ce qu'il semble, de rattacher, en partie même le Basque et le Dravidien, au groupe conservateur de cette famille pré-sémitique. Les différences, que des évolutions forcément divergentes durant des millénaires, et des substrats très divers, ont amenées, font qu'aujourd'hui le Dravidien ne peut plus être considéré comme un membre de la famille linguistique chamito-sémitique ou nilotique, mais bien des traces de l'époque où l'ancien dravidien était encore très proche de l'Akkadien, du plus ancien hamitique, du Basque, et, sans doute, du Nubien, subsistent encore. On se bornera ici à citer celles qui ont trait à la structure générale polysynthétique, au système et aux désinences pronominales, à l'emploi d'une voyelle emphatique, ou d'une particule prohibitive, à la formation du comparatif et du superlatif, aux particularités des constructions verbales, etc. Il faudrait ajouter, également, de très nombreuses ressemblances lexicales ³⁰.

On peut penser que si le Dravidien a manifesté, dans l'ensemble, des tendances si conservatrices et a gardé une structure agglutinante, en grande partie de caractère archaïque, cela aura été dû, pour une part, au fait que les langues qui l'entouraient, dans le sud de l'Inde, étaient elles-mêmes agglutinantes et d'un type encore plus archaïque, sinon primitif, et que d'autre part, selon la théorie de Bartoli, le Dravidien, isolé dans sa zone latérale, devait évoluer moins rapidement que les langues de la même famille, de la zone centrale; en l'espèce, les langues chamito-sémitiques.

Ce conservatisme et le fait que le Basque s'est développé également dans une zone latérale et isolée, expliquent sans doute, dans une certaine mesure, les analogies, parfois marquées, que le Dravidien présente avec le Basque, demeuré comme lui plus près des stades les plus anciens des langues « méditerranéennes ».

Les ressemblances que nous allons noter entre le Basque et le Dravidien, en ce qui concerne la structure générale, les constructions grammaticales, le système pronominal et désinentiel, la formation du pluriel, la

29. Cf. W. Baumgartner, *Was wir heute von der Hebraischen Sprache und ihrer Geschichte, wissen*: Anthropos, XXXVI, 1942, Heft 4-6, publié 1944, Fribourg (en Suisse); M. Cohen, *Les langues chamito-sémitiques*, dans la collection, *Les Langues du Monde*, publié sous la direction d' A. Meillet, Paris, 1924; Cuny, A., *Les mots du fonds préhellénique en grec, latin et sémité occidentale*, Rev. des Etudes Anciennes, vol. XII; Farina, J., *Grammaire de l'ancien Egyptien*, traduit de l'italien et révisé par R. Neuville, Payot, Paris, 1927; Forrer, E., *Stratification des langues et des peuples dans le proche-Orient préhistorique*, Journal Asiatique, 4^e trim. 1930; Meinhof, C., *Die Sprachen der Hamiten*, Hambourg, 1912; Spicer Eph., *Mesopotemian Origins*, Univ. of Pennsylvania Press, 1930; W. Worell, *A study of races in the Ancient Near East*, Cambridge, 1927.

30. Voir, à ce sujet, Caldwell; cf. aussi, Brokelmann, C., *Gibt es einen Hamitischen Sprachstamm*, Anthropos, XXVII, 1932; Soden, W. v., *Zum Akkadischen Wörterbuch*, Prem. part. et suite, Orientalia, XV, 1946; Zyhlarz, E., *Ursprung und Sprachcharakter des Alt-ägyptischen*, Zt f. Eingeborenen Sprachen, XXIII, 1932 et *Das Geschichtliche Fundament der Hamiten-Sprachen*, Africa, Bd. IX, 1936.

désignation des nombres, la phonétique et une partie du vocabulaire, sont d'autant plus suggestives que malgré les essais de reconstruction du basque et du dravidien anciens, c'est essentiellement, faute de textes basques anciens suffisants, selon l'état moderne ou relativement récent de ces langues que nous devons établir nos comparaisons. Nous n'obtiendrons d'aide pour les états plus anciens que grâce aux indications que peut nous fournir l'ancienne toponymie de l'Ibérie, du bassin de la Méditerranée en général, ou de l'Inde et à ce que nous savons des transformations phonétiques du Basque et des langues Dravidiennes. Les rapprochements auraient été, évidemment, beaucoup plus concluants et plus nombreux si nous avions pu disposer d'un matériel documentaire aussi ancien que celui qui a permis la reconstruction de l'Indo-Européen.

Nous essayerons néanmoins, tout en nous rendant pleinement compte de l'insuffisance de nos moyens, de mettre en lumière quelques unes des anciennes analogies qui rapprochent encore le Basque du Dravidien, ces deux parlars survivants, avec le chamito-sémitique, du monde méditerranéen préhistorique. Ces similarités nous permettront, en même temps, de mieux comprendre diverses particularités des langues mortes, ou de certaines des langues vivantes de l'immense zone intermédiaire. Car ces langues s'insèrent ainsi désormais dans un vaste cadre linguistique, où elles se groupent et s'ordonnent d'une manière qui rend leurs singularités beaucoup plus explicables, comme nous tenterons de le montrer.

Nous nous efforcerons de dégager les traces subsistant encore de l'antique parenté du Basque et du Dravidien, tout d'abord en ce qui concerne la phonétique³¹.

Nous noterons aussi, par exemple, qu'originellement, ni le Basque, ni le Dravidien (pas plus que le Caucasiens), ne connaissaient le «f»; même après l'introduction, sous des influences étrangères (en basque, du latin et du roman), de cette consonne, ni l'une, ni l'autre de ces langues n'admet le «f» au début d'un mot. Il en va également ainsi pour la consonne «r». Elles doivent donc se faire précéder par une voyelle, qui sera, le plus généré-

31. Cf. H. Schuchardt, *Primitivae linguae Vasconum*, 1882, Wien; du même, *Das Baskische und die Sprachwissenschaft*, Sitz-Bericht, der AK, Wiss. Wien, 1925; *Baskisch, Iberisch oder Ligurisch*, M. A. G. W. Beiheft, G. Rholfs, *Baskische Kultur im Spiegel des Lateinischen Lehnwörter*, Fest-Schrift K. Voretzsch, Halle, 1927; du même, *Baskische Reliktwörter*, Zt. f. Roman. Philol. Bd. VII, XI, Halle; Alcssio, G., *Suggerimenti e nuove indagini sul problema del sottostrato Mediterraneo*, Studi Etruschi XVIII, 1944-5; Lafon, R., *Le système du verbe basque au XVI^e siècle*, 2 Tomes, Bordeaux, Delmas, 1943; du même, *Basque et langues Kartvédes*, R. F. E. B. XXIV, 1933; Lacombe, G., *Indo-Européen, Basque et Isère*, *Festschr. H. Hirt*, Heidelberg, 1936; du même, *La langue basque*, dans *Les Langues du Monde*, édité par A. Meillet, Paris, 1924 (nouvelle édition en préparation); H. Gavel, *Éléments de phonétique basque*, R. E. J. B., 1921, et *Grammaire basque*, vol. premier; Phonétique, Bayonne, 1929; van Eys, *Grammaire comparée basque-française et dictionnaire basque-français*, Maisonneuve, 1879, Paris; de Azcue, *Diccionario Vasco-español-francés*, 2 vol. Bilbao-Paris, 1905-6; Sir G. Grierson, *Linguistic Survey of India*, vol. I, *Introductory*, Calcutta, 1927; Rev. P. Kittel, *Kannada-English dictionary*, Mangalore, 1894, Basel, Mission Buchhandlung; Tuttle, *Dravidian Developments*, Philadelphia, 1980; Galletti, *Telugu Dictionary*, Oxford, Univ. Press, 1955; J. Bloch, *Structure grammaticale des langues dravidiennes*, Maisonneuve, 1946, Paris; P. Meyle, *Introduction au Tamoul*, Maisonneuve, 1945; voir aussi naturellement, le monumental ouvrage déjà cité de l'évêque R. Caldwell. *A comparative grammar of the Dravidian or South Indian family of languages*, 2d edit. 1913, revised by Wyatt and Ramakrishna, T.

ralement, en basque comme en dravidien «a», mais qui peut être aussi, bien que moins fréquemment, *ou, î, e*.

C'est ce que l'on désigne sous le nom de voyelle prothétique. Cette particularité du Basque et du Dravidien nous éclaire sur l'origine du phénomène similaire que nous retrouvons dans l'ancien aquitain comme dans le gascon moderne et que nous observons si fréquemment encore, en espagnol et en portugais, en particulier devant «s».

Ce phénomène caractérise aussi les dialectes italiens du sud de la péninsule, de la Sardaigne et de la Sicile (surtout devant «r»), de même que nous le rencontrons dans l'ancien grec de Crète, dans les dialectes grecs modernes, le roumain de Macédoine, l'ancien arménien, le Lydien et la plupart des anciennes langues pré-indo-Européennes de l'Asie Mineure, ainsi que dans les langues paléo-caucasiennes³². Cette particularité était d'ailleurs très fréquente dans le latin populaire d'occident qui l'avait peut-être, sinon probablement, empruntée à l'étrusque, où elle était très répandue³³. Le Lydien et les langues asianiques, en général, répugnaient à commencer le mot par une consonne. C'est, sans doute, cette tendance qui explique la prothèse et son origine dans toutes les langues de cette famille. On observe aussi que cette habitude phonétique, *tout à fait étrangère à la phonétique des langues indo-Européennes du nord des Alpes, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, dans la majeure partie du sud de notre continent, sans qu'il y ait de différence à ce sujet, entre les langues dites indo-Européennes ou leurs variétés dialectales et les langues de la famille Méditerranéenne*.

Il est donc évident que l'on a là, une particularité phonétique due au substrat ethnique et linguistique des pays Méditerranéens. Le roumain, si besoin était, nous fournirait d'ailleurs, à cet égard un argument très suggestif. En effet, le roumain de Macédoine présente ce caractère à un degré très marqué (devant *l*, comme devant *r*; «*alauda*» au-lieu de «*lauda*» —louer—; «*aromân*» au-lieu de «*român*», etc.) parce qu'il a été soumis à des influences méditerranéennes anciennes et modernes très fortes, tandis que le roumain, au nord du Danube, où ces influences ont agi sensiblement moins, se conforme à l'usage phonétique de l'Indo-Européen proprement dit qui ne connaît pas la prothèse³⁴, parce qu'il commence et termine beaucoup plus habituellement les mots par une consonne que les langues Méditerranéennes.

Le Basque, ainsi que les langues Dravidiennes, surtout dans leurs formes anciennes, ont aussi, une égale répugnance à ce que le mot se termine par une consonne, particulièrement, en Basque, s'il s'agit de «p», «n», «g» ou «b», et en Dravidien, de «p», «n», «k». On notera que la similarité

32. Cf. V. Bertoldi, *Problèmes de substrat*, déjà cité. G. Rohlfs, *Le Gascon*, Beiheft 7, *Z. Rom. Philol.*, Halle, 1935 et *Vorlateinische Einflüsse in den Mundarten des Heutigen Italiens*, *German. Rom.*, Monatschrift, 1930; Evans, *Notes on the consonants in the Greek of Asia Minor*, *Classic Quarterly*, 1918; von Wartburg, *Les origines des peuples romans*, trad. de Pallé, Paris, 1941; H. Gavel, ouvrages déjà mentionnés.

33. Fr. Schachermeyer, *Etruskische Frühgeschichte*, 1929, p. 244 et seq.; Fr. Ribezzo, *Una iscrizione Sicano-italica*, *R. I. Gr. Ital.* XVII, 1934, p. 76 et sq.; du même, *Sostratto Mediterraneo e Lentverschiebung Germanica*, *R. J. Gr. It.* XVIII, 1934.

34. Cf. Th. Capidan, *Aromânii: Dialectul aromân* Bucaret, 1982.

est d'autant plus marquée que les consonnes en jeu sont presque toutes, dans les deux cas, soit les mêmes, soit interchangeable.

Il est vrai que sous des influences étrangères plus récentes et sous l'effet de nombreux emprunts lexicaux ultérieurs, cette règle souffre, dans l'état présent du Basque et du Dravidien, de nombreuses exceptions, mais aujourd'hui encore, elle est en partie observée. C'est pourquoi, même actuellement, le Basque et les langues Dravidiennes modifieront certaines de leurs consonnes finales, comme par exemple, «m».

La toponymie pré-indo-Européenne, en général, du sud de notre continent ainsi que le vocabulaire que nous connaissons, des langues préhistoriques qui s'y parlaient, présentent habituellement une terminaison vocalique, dont «a» était la plus fréquente, manifestant ainsi d'une manière évidente des tendances similaires à celles du Basque et du Dravidien anciens (cf. *cala, nava, teba, marra, sala, barra, gara, lava, mela*, etc.), contrairement à la tendance indo-européenne de terminer les mots par une consonne ou une combinaison de consonnes (p-s, t-s, -us, -s, -r, -m, -t, etc.).

Les langues de l'Egée et de l'Asie Mineure nous montrent, il est vrai, très fréquemment la terminaison «s» ou «oss», mais il semble bien qu'il s'agit ici d'une particularité des langues de la seconde couche Méditerranéenne, de V. Bertoldi et de Battisti, et qui était étrangère à celles de la couche plus ancienne à laquelle se rattachent le Basque, les langues de l'Italie pré-latine et le Dravidien.

Nous pouvons noter encore d'autres ressemblances entre le Basque et le groupe linguistique Dravidien en ce qui concerne le traitement des consonnes. Elles sont d'autant plus significatives qu'elles s'intègrent à nouveau dans le même vaste ensemble de la phonétique Méditerranéenne ancienne.

Ainsi, par exemple, le Basque et les langues Dravidiennes feront également usage de plusieurs «r» phonétiquement différentes. L'une sera une consonne douce, généralement intervocalique, tandis qu'une autre aura la valeur d'une double «r» dure et sera placée le plus souvent en fin de mot³⁵. Nous retrouvons, dans la péninsule ibérique d'aujourd'hui, bien que modifié, dans une certaine mesure par des influences arabes, un phénomène analogue. On rencontre d'ailleurs, dans le dialecte Farsherot des Roumains de Macédoine et d'Albanie un dédoublement parallèle de «r» («r» dur, par exemple dans «feciorr», au lieu de «fecior» dans le roumain du nord, pour garçon, fils, dérivé du diminutif latin de «foetus»³⁶.

Les consonnes dites cérébrales des langues Dravidiennes pourraient être considérées, peut-être, dans une certaine mesure tout au moins, comme une extension et une généralisation de ces particularités consonantiques. (Mais l'influence du substrat prédravidien y est, sans doute, aussi pour quelque chose.)

On doit mentionner encore, en ce qui concerne le «l» et le «r» intervocaliques du Basque et du Dravidien qu'ils sont très souvent interchangea-

35. Cf. Gavel, Van Eys, Schuchardt H., Caldwell et Kittel, travaux déjà cités. Le dravidien dispose de trois sortes d'r.

36. Voir, Weigand, dans *Balkan Archiv.* 2, 345.

bles. La tendance la plus répandue en Basque est celle qui porte à la transformation de «l» en «r». C'est là, l'origine d'une très grande partie des «r» intervocaliques du Basque³⁷.

Cette transformation de «l», et parfois même de «n» intervocaliques en «r», est, de nouveau, un phénomène qui caractérise de nombreuses langues, mortes ou vivantes de l'Europe Méridionale et en général, du bassin oriental de la Méditerranée, *mais qui est, par contre, cette fois encore, absolument étranger aux tendances phonétiques des langues "indo-européennes", du nord de notre continent, là, où elles n'ont pas subi l'influence des langues Méditerranéennes anciennes.*

Ce phénomène, connu sous le nom de «rhotacisme» fait donc également partie de cet héritage «Méditerranéen», héritage si manifeste encore depuis l'extrême occident de l'Europe et jusqu'au sud de l'Inde, bien que son importance ait été si longtemps méconnue. Cette interchangeabilité de «l» et de «r» et cette tendance au rhotacisme se retrouvent, dans toutes les langues qui formaient une chaîne jadis continue, de l'Ibérie à l'Inde. On l'observe ainsi, en Basque, en Gascon, dans les dialectes auvergnats et autres du Massif Central, et de la vallée du Rhône, dans ceux du centre et du sud de l'Italie, de la Sicile, des Alpes de la Suisse Romande, en roumain (où elle a même affecté le «n» intervocalique, mais où cette tendance est maintenant en régression), en Etrusque, en ancien égyptien, dans les anciennes langues de l'Asie antérieure et en élamite, qui fait la liaison avec le groupe Dravidien³⁸ (où il s'agit plutôt d'une interchangeabilité que de rhotacisme).

Une autre ressemblance phonétique entre le Basque et le Dravidien, qui est d'autant plus significative qu'elle est beaucoup moins répandue dans le monde, consiste dans la prononciation de la consonne *d*, qui se rapproche souvent en basque du son *dr*, de même qu'en dravidien un certain *d*, dit cérébral, a une valeur qui se rapproche de *dr* (Cf. Dravidien et Damir, *etcaetera*)³⁹. Ce traitement du *d* concerne surtout «d» en tant que médiane sonore et il affecte aussi la consonne *t*; également, de préférence, s'il s'agit d'une médiane sonore. On sait, du reste, que ces deux consonnes sont souvent interchangeables, aussi bien en Dravidien que dans d'autres langues. Il est suggestif, qu'ici encore, l'on retrouve en Espagnol et dans les dialectes anciens et modernes, de l'Italie méridionale avec le rhotacisme de «d» médiane, une tendance analogue⁴⁰. Il vaut d'autant plus la peine de noter, avec R. Caldwell, que cette particularité assez rare du changement de *t* et *d* en *r* se retrouve aussi dans l'ancien ombrien, qui atteste ainsi, à

37. Cf. H. Schuchardt, *Primitiae linguae Vasconum*, déjà mentionné et Gavel, *id.*

38. Prof. Jørgensen, *Aspects géographiques du langage*, p. 20 et sq.; Battisti, *L'etrusco e le altre lingue pre-Indo-Europee d'Italia*, Studi Etruschi, XIII, 1934; A. Dauzat, *Essai de géographie linguistique*, Paris, 1938. Ak. Rosetti, *Etude sur le rhotacisme en roumain*, Paris, 1924; Speiser Ephr., *Mesopotamian origins*, déjà cité; Worell, W., *Races in the ancient Near East*, New-York, 1927; Farina, J. Trad. de l'Ital. et revu par Neuville, R., *Grammaire de l'ancien Egyptien*, Payot, Paris, 1927.

39. F. Telesforo de Aranzadi, *Examen de las investigaciones sobre los aborígenes de España mediante la lengua Vasca*, de G. de Humboldt, p. 69. R. L. E. B., 1935.

40. V. G. Alessio, dans Studi Etr. 1944-5, vol. XVIII, p. 412.

cet égard comme à d'autres, les influences pré-indo-européennes assez notables auxquelles il a été soumis ⁴¹.

En dravidien, comme dans les langues ibériques, les sons «mouillés» sont aussi très fréquents, en particulier, en ce qui concerne les doubles *l* intervocalliques, là, où leur rhotacisation, pour différentes raisons, ne s'est pas effectuée. Un traitement de ce genre, mais affectant aussi bien les *l* initiales que doublées, se présente aussi très souvent dans le celtique des îles britanniques et en particulier, dans le gallois, qui a subi si fortement l'influence du substrat linguistique méditerranéen de l'Angleterre, du néolithique ⁴².

On sait d'ailleurs, depuis les belles études de Sir John Morris-Jones, que même en ce qui concerne la structure grammaticale et les idiotismes, le gallois présente des ressemblances très marquées avec l'ancien égyptien. Une étude comparative de la syntaxe et du vocabulaire du Gallois et des langues dravidiennes, qui n'a pas encore été entreprise à notre connaissance, devrait, semble-t-il, permettre d'autres rapprochements intéressants, vu que le lexique dravidien offre des ressemblances nombreuses avec celui du chamito-sémitique, surtout lorsqu'il s'agit des langues les plus anciennes de ce groupe.

Dans le Dravidien du Carnatic, ainsi que de nouveau dans les parlers ibériques et les dialectes du sud de l'Italie, «k», équivalant à «c» dur, et «g» sont souvent interchangeable, la transformation de beaucoup la plus usuelle étant, du reste, celle de «k» en «g». Cette même tendance se manifeste dans les dialectes du sud-ouest de la France où les anciennes influences basques et ibériques sont encore si évidentes.

Il convient d'observer, par contre, que les langues indo-européennes du nord de l'Europe ne présentent nullement ce phénomène. En effet, elles conservent (germanique) le «k» initial ou le transforment, soit en aspirée ou en affriquée (kx), soit en sibilante (langues slaves), mais ne modifient pas le «k» en «g». Dans l'ancien bavarois on trouve, au contraire, la tendance inverse de transformer le «g» initial en «k» ⁴³.

C'est donc que nous avons à faire, en ce qui concerne la transformation de «k» en «g», une fois encore, à un trait nettement «Méditerranéen» et Dravidien.

Un autre caractère, commun au Dravidien occidental et aux langues hispaniques anciennes, ou actuelles, ainsi qu'au grec et à certains dialectes

41. Cf. L'Evêque R. Caldwell, *Grammaire comparative des langues Dravidiennes* (en anglais), Bangalore, 1876, p. 52. Malgré des vues qui tendent trop à restreindre la part du substrat pré-indo-européen, on peut consulter aussi J. Whatmough, Conway and Johnson, *Prehistoric Dialects*, Harvard Univ. Press, 1933.

42. Voir Landsberg Ross, *Evidence of a Mediterranean substratum in Celtic*, dans *Language*, Baltimore, 1940, et Sir J. Morris-Jones and others, *The Welsh people (and pre-aryan syntax in insular Celtic)*, London, 4th. ed., 1906.

43. Cf. R. Caldwell, déjà cité, p. 52, ed. de 1875; Rhöls, travaux cités; Menéndez Pidal, id.; Alessio, G. J., *Dialetti romanzi e il sottostrato Mediterraneo*, Arch. Romanicum, XXV; Bouzet, *Manuel de la grammaire béarnaise*, 1928; Tonnelat, E., *Histoire de la langue allemande*, Colin, Paris, 1927; v. Wartburg, ouvrage mentionné.

de l'Italie méridionale est la prononciation fréquente de «v» comme «b», ou la confusion, très marquée en Ibérie, de ces deux consonnes⁴⁴.

Une particularité très importante du groupe Dravidien concerne le traitement des occlusives, car elle nous fait mieux comprendre des phénomènes analogues qui ont profondément marqué certaines langues mortes ou vivantes, non seulement de l'Asie antérieure, mais aussi d'Europe. En effet, le Dravidien, surtout dans ses états anciens n'admet pas d'occlusives sonores (b, d, g,) au début des mots, de même qu'il ne tolère pas d'occlusives sourdes à l'intérieur de ceux-ci. *L'occlusive, — et c'est là le point significatif —, n'a pas, par conséquent, en réalité, de valeur propre, mais bien plutôt une valeur de situation*⁴⁵.

On s'explique dans ces conditions qu'il puisse y avoir de manière normale, dans la conscience phonétique de ceux qui parlent une langue de ce type, un balancement permanent entre les deux sortes d'occlusives, portant ailleurs, là, où ce système de «position» a perdu sa régularité et n'a plus été compris, à ces confusions ou à ces mutations consonantiques que nous montrent tant de langues de la même famille pré-indo-Européenne, ou même, celles du groupe indo-Européen plus fortement influencées par les premières⁴⁶, tel le Germanique des Alpes.

Comme de juste, l'ancien basque nous présente également à cet égard un aspect très proche de celui du Dravidien. Car le basque demandait aussi qu'il n'y eût pas d'occlusives sonores au commencement du mot. C'est pourquoi les sonores «b», «d», «g», qui se rencontrent de nos jours au début de certains mots en basque, sont attestées anciennement comme des sourdes (p, t, k), ou concernent des mots empruntés à d'autres langues. Aux Indes aussi, du reste, la règle primitive n'est plus que partiellement respectée, dans une mesure qui varie selon les dialectes.

A l'intérieur des mots, en basque, comme de nouveau en Dravidien, en albanais et en grec, après les consonnes nasales «l», «m», «n», les occlusives sourdes deviennent des sonores.

On voit donc que le parallélisme avec le Dravidien continue d'être ici encore tout à fait frappant. L'alternance entre «p» et «b», entr'autres, est très marquée en Ibérie⁴⁷. L'Akkadien, de Babylone, qui est de toutes les langues sémitiques, la plus proche de l'ancien Hamitique, ainsi que l'Hébraïque, dans une certaine mesure, observent également ce balancement entre les occlusives sourdes et sonores, et leur permutation, ou transformation, selon leur place dans le mot^{47 bis}. Ils se séparent à cet égard, sans doute,

44. Cf. Gavel et van Eys, Travaux cités; de Elizalde, *Toponómistica Vasca*, R. I. E. B. XXI, 1930.

45. Voir Caldwell, Kittel, Bloch, Meyle, ouvrages cités, ainsi que Gavel.

46. Cf. Autran, travail cité; Fr. Ribezzo, *Sostratto Mediterraneo e Lautverschiebung Germanica*, R. In. Gr. It. XVIII, 1939; aussi N. Jokl, dans Eberts *Real Lexicon*, Illyrer, *Die Sprache* et Thraker, *Die Sprache*; G. Poisson, *Les Aryens*, Paris, 1934, p. 88; H. Güntert, *Ueber die Ursachen der Germanischen Lautverschiebung*, Wörter und Sachen, X, 1927.

47. Voir, V. Bertoldi, *Problèmes de substrat*, déjà cité; A. Dauzat, *Essais de géographie linguistique*, p. 32 et sq., Paris, 1938.

47 bis. Le prof. R. Menéndez Pidal a montré, dans *Orígenes del español*, que la plupart des modifications phonétiques qui ont distingué l'espagnol des autres langues littéraires romanes, comme la transformation de mb en mm, m; celle de nd en nn, n; de ld en ll,

parce qu'ils ont conservé des traits plus archaïques, des autres langues sémitiques, dont les états les plus anciens nous montrent déjà une distinction nette et invariable entre les sourdes et les sonores⁴⁸.

Les dialectes italiens du sud nous apportent des exemples, analogues dans l'ensemble à ceux du Basque, du Dravidien et des langues Hamitiques. La chose est d'autant moins étonnante qu'en Italie centrale, une mutation consonantique, semblable à celle qui devait séparer l'allemand du sud, du reste des langues germaniques, s'était déjà effectuée en Etrusque, dès le VIII^e siècle av. J. C., comme dans l'ancien Egyptien. Une transformation similaire affecte aussi, avant notre ère, le Norique d'Autriche, apparenté au Rhétien, (sinon une forme de celui-ci) et à l'Etrusque. L'origine «méditerranéenne», par l'intermédiaire des parlers alpestres pré-indo-Européens de la «Lautverschiebung» germanique, a été fort clairement mise en lumière par Fr. Ribezzo⁴⁹. Ici encore, du reste, il ne s'agit pas de phénomènes développés d'une manière indépendante, en Europe et dans l'Inde Dravidienne ou la Mésopotamie, car les langues anciennes de l'Egée et de l'Asie Mineure ainsi que le Thrace, de la péninsule des Balkans, influencé par elles, manifestent des tendances identiques⁵⁰.

Comme dans les autres cas, il y avait donc continuité géographique et linguistique, depuis l'Ibérie jusqu'au Dekkan, pour ce qui est de ce phénomène si caractéristique des langues pré-indo-européennes.

Une autre particularité très importante, commune de nouveau au Dravidien, au Basque, à l'Allemand, à l'Etrusque, au Celtique des îles Britanniques, si influencé par les langues qui y étaient employées au néolithique ainsi qu'aux autres langues pré-indo-européennes du bassin de la Méditerranée, concerne la nature et la position de l'accent.

Ces langues ont, en effet, un accent d'intensité bien différent de l'accent musical de l'Indo-Européen primitif et qui, de plus, dans toutes ces langues, tombe uniformément sur la première syllabe du mot, ce qui les différencie encore davantage des autres langues indo-européennes, car si, par exemple, les langues néo-latines ont perdu comme elles, l'accent musical de l'Indo-Européen, aucune d'elles, pas plus qu'aucune des langues slaves, ne nous présente cette accentuation de la première syllabe⁵¹.

de f en h, de p, t, c en b, d, g, et d'autres encore, qui ont leurs analogues en partie dans les dialectes italiens du sud, ou parfois en roumain, ont leur point de départ dans les régions limitrophes des provinces basques et sont dues évidemment au substrat «pré-indo-européen» de la péninsule.

48. W. Worell, A., *Study of races in the ancient Near East*, London, 1927; E. Speiser, ouvrage cité, p. 139; Pallotino, M., *Elementi di Lingua Etrusca*, Firenze, 1936.

49. Fr. Ribezzo, *Sostratto Mediterraneo e Lautverschiebung Germanica*, R. J. G. I., 1984, du même: *Una iscrizione sicano-italica*, R. J. G. I., 1984, p. 76; Pisani, V., *La lingua degli antichi Reti*, rom. Istituto per lo Studio dell'Alto Adige, 1985; Philippon, P., *Les peuples primitifs de l'Europe Méridionale*, Paris, 1925. Pour l'ancien égyptien et sa mutation consonantique, si proche de celle du germanique des Alpes, voir les travaux cités de G. Le-levre.

50. Jokl *Die Thraker: Die Sprache*, dans *Maz Ebert's Real Lexikon des Vorgesichte*, Berlin; du même, *Albaner, B. Die Sprache*, ibidem, I, p. 48 et sq., 1924.

51. Si l'accent initial en Germanique était dû à des influences fino-ougriennes, comme certains l'ont soutenu, il ne serait pas explicable que le russe qui les a subies bien plus fortement ne le présente pas.

Le haut-allemand ajoute donc cette nouvelle et très importante ressemblance phonétique aux précédentes, qui concernaient le traitement des occlusives, et accuse ainsi la puissance des influences linguistiques alpestres, du type étrusque ou étruscoïde, qui se sont exercées sur lui. En ce qui a trait au scandinave, il ne serait pas impossible que des influences ultérieures, finno-lapones, aient agi dans le même sens, mais cela ne saurait être le cas pour l'allemand des Alpes, dont la transformation coïncide avec l'expansion germanique dans le Norique et la Rhétie, où sous une mince couche de conquérants gaulois, la population pré-indo-européenne avait conservé ses habitudes articulatoires et phonétiques pré-indo-européennes⁵².

Cette accentuation de la première syllabe entraînera d'ailleurs, en allemand comme dans d'autres langues de l'Europe Méridionale ou de l'Asie antérieure, une double tendance; celle de diphtonguer la première voyelle accentuée, et par conséquent d'assourdir les autres en les uniformisant et en les réduisant à des valeurs plus ou moins proches de l'e muet français. Cet assourdissement caractérise l'allemand, l'albanais, différents dialectes du sud de l'Italie, plus particulièrement encore, le roumain (sans cependant que celui-ci ait l'accent initial), parmi les langues modernes de l'Europe alpestre et Méridionale. Il se retrouve parmi les langues anciennes, en étrusque ainsi que dans les langues du même groupe en Asie Mineure, et selon toute probabilité, dans les anciennes langues sémitiques et hamitiques, bien que l'omission des voyelles dans leurs alphabets rendent très difficile une réponse précise à ce sujet⁵³.

L'accentuation de la première syllabe favorise en même temps l'aspiration de celle-ci. Ce phénomène est très sensible, en basque — où «h» précède la voyelle initiale dans un grand nombre de mots —, comme en allemand, en étrusque, dans les autres langues pré-indo-européennes du sud de l'Europe, ainsi qu'en Hamito-sémitique⁵⁴ et dans plusieurs parlers Dravidiens, demeurés plus archaïques.

Cette tendance à l'aspiration de la consonne initiale peut se manifester aussi, d'ailleurs, sans que, comme en Basque ou en germanique et en Etrusque, l'accent affecte nécessairement la première syllabe. C'est ainsi qu'elle se présente, par exemple en Espagnol, en toscan, en roumain de Macédoine, en certains dialectes ruraux de Moldavie, etc., sans cependant que ces parlers aient adopté l'accentuation de la syllabe initiale comme le germanique ou le celtique des îles Britanniques. Néanmoins, l'origine de

52. Voir, F. Ribezzo pour la position de l'accent dans les langues pré-indo-européennes et dans l'ancienne toponymie pré-indo-européenne, *Le origini Mediterranee dell'accento iniziale italo-etrusco*, Riv. Indo-greca-italica, 1928, et *L'originaria unità tirrena dell'Italia nella toponomastica*, R. J. G. I., vol. IV, 1920; V. Bertoldi, *Contatti e conflitti di lingua nell'antico Mediterraneo*, Z., 8, Roman. Philol. Halle, 1937.

53. C. Battisti, *Sui più antichi toponomastici dell'alto Adige*, Studi Etruschi, II, et du même auteur, *Popoli e lingue nell'alto Adige*, Firenze, 1931; Pokorny, J., *Substrat theorie und Urheimat der Indo Germanen*, M. A. G. W., 1938; Terracini, *Il sotto-strato nell'territorio linguistico italico e gallo-romano*, dans «Scritti in onore di A. Trombetti», Milano, 1938; F. Stroh, *Der Aufbau des Deutschen*, dans Festschr. F. H. Hirt, Heidelberg, 1936.

54. Cf. M. Cohen, *Les langues chamito-sémitiques, dans Les Langues du Monde*, d'A. Meillet, 1924. L'aspirée initiale basque qui a disparu, du reste, depuis plusieurs siècles des dialectes basques d'Espagne aurait remplacé souvent, selon Uhlenbeck, la gutturale k.

ces aspirées ne saurait faire de doute. Il s'agit, en effet, en chaque cas, de langues ou de dialectes sur lesquels l'influence du substrat «Méditerranéen» a été très forte⁵⁵. Il est superflu d'y insister en ce qui a trait à l'Espagnol. Quant au Toscan, S. Piéri et C. Battisti, entr'autres, ont montré l'influence profonde que l'Etrusque avait exercé sur sa phonétique. Le Calabrais et les dialectes roumains que nous avons signalés, manifestent, sans aucun doute pour la même raison, une tendance tout aussi sinon plus marquée encore, à transformer les labiales initiales p, b, m, de même que f, en aspirées. On aura ainsi, par exemple : en Espagnol, «hijo» de filium, «hablar» de fabulari, etc. ; en Toscan, «hasa» pour casa, etc ; en roumain Macédonien ou dans le dialecte rural de Moldave, «hier» pour ferrum, «hiepten» pour pectinem, etc. Cette dernière transformation de «p» en aspirée ou en gutturale (kh) est assez rare dans les parlars modernes, mais il est d'autant plus significatif qu'on la rencontre dans les dialectes grecs égéens, tout proches par conséquent des régions, où l'aspiration des consonnes initiales caractérisait le Lydien, et, sans doute, la langue ignorée, mère de l'etrusque, apparentée probablement à la forme la plus ancienne du Lydien⁵⁶.

Ce qui nous paraît cependant plus intéressant encore pour le sujet que nous traitons, c'est qu'une transformation analogue de la labiale «p» en aspirée est fréquente dans plusieurs langues dravidiennes, comme par exemple en Canarais, où on aura à partir de «p», «ph» puis «h», par exemple *h-attu*, etc., au lieu de *p-attu* (dix). Le stade intermédiaire «ph», ne paraît pas d'ailleurs sans analogie, avec la transformation en hoch-deutsch de «p» en «pf», d'autant plus qu'on rencontre en albanais, où les traces pré-indo-européennes sont évidentes, un phénomène semblable⁵⁷.

La tendance à l'aspiration et à la gutturalisation est, du reste, un des caractères les plus distinctifs des langues Chamito-Sémitiques et comme celles-ci se rapprochaient à des degrés divers des langues anciennes de l'Europe occidentale et méridionale, antérieures à l'expansion des peuples du nord qui y ont apporté les langues, dites improprement indo-européennes, il y a là un argument de plus, s'il en était besoin, en faveur de la thèse que toutes les transformations phonétiques citées plus haut dérivent, dans les parlars modernes sus-dits, d'un ancien héritage «méditerranéen».

Ces phénomènes phonétiques découlent d'ailleurs d'une cause physiolo-

55. Pour l'influence du pré-indo-européen du type proto-hamitique sur le Celtique, voir Sir John Morris Jones, *Pre-arian syntax in insular Celtic*, dans l'ouvrage collectif, *The Welsh people*, London, 4th. Ed. 1906, et Lansberg Ross, *Evidence of a Mediterranean substratum in Celtic Language*, Baltimore, 1910, déjà cités.

56. Cf. Rholfs, *Dizionario dialettale per le tre Calabre*, Milano-Halle, 1932; Pernot, *Phonétique des parlars de Chio*, Fontenay-sous-Bois, 1907; pour le roumain-macédonien, cf. Th. Capidan, dans *Daco-Romania*, Cluj, 1922, p. 444-45. Rosetti a soutenu que l'aspiration des labiales dans le roumain du nord pouvait être due à une influence slave indirecte, mais le fait que l'aspiration et la palatisation sont les plus poussées et les plus anciennes dans le roumain de Macédoine, de beaucoup le moins influencé par le Slave et tous les parlars roumains, prouve qu'il n'en est rien.

57. Voir, Tuttle, *Dravidian Developments, Language Monography*, Univ. Pennsylvania, No. 5, 1930, p. 15. Voir F. Cordignano, *La lingua albanese*, Hoepli, Milano, 1931, et A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, con prefazione di N. Jokl, Roma, 1937.

gique commune consistant dans le recul de la base d'articulation vers le palais, l'arrière-bouche ou même la gorge.

Cette tendance caractérise particulièrement les peuples de race Méditerranéenne, tandis que les peuples du nord sont portés, au contraire, à avancer la base d'articulation vers l'avant-bouche, tout en ouvrant moins celle-ci. Dans le premier cas, les voyelles auront donc un aspect plus assourdi ou plus guttural, il y aura une descente vers les notes graves, tandis que dans le second cas on aura une élévation de ton.

Ainsi, «a» aura tendance à devenir «ei», ou «é», pendant que «é» se rapprochera de l'«i». Ce glissement est très sensible en Anglais et à un degré, encore marqué, dans le Français du Nord. Une tendance contraire, analogue à celle des parlers chamito-sémitiques, s'observera en roumain, par exemple, ou dans les dialectes du sud de l'Italie.

Ces phénomènes phonétiques sont d'autant plus significatifs et on peut en tirer des conclusions d'autant plus sûres qu'ils sont étroitement dépendants de la physiologie des sujets parlants, de la conformation de leur bouche, de leur larynx et de leurs cordes vocales ainsi que de leur «tonus» vital en général, et par conséquent, de leur type racial⁵⁸.

Une langue n'est pas, en effet, une création abstraite, un volapük arbitraire, mais elle dérive de la manière la plus étroite, de la physiologie et de la psychologie de ceux qui la parlent et si ceux-ci, sous la pression des événements devront l'abandonner pour un autre langage, ils adapteront celui-ci à leurs habitudes articulaires et à leur mode de penser. C'est pourquoi, dans la zone alpestre et méridionale de l'Europe, où les conquérants nordiques ont pu imposer leurs langues, sans toutefois réussir à modifier assez profondément la population antérieure plus nombreuse qui les a absorbés, ce vieux fonds ethnique a conservé des habitudes phonétiques qui continuent à proclamer sa parenté originelle avec les Basques, les Caucasiens, les anciens Etrusques et même les lointains Dravidiens, séparés pourtant à une époque si reculée de la souche commune⁵⁹.

Grâce aux nombreuses particularités phonétiques communes au Basque, au Dravidien, ainsi qu'à beaucoup d'autres parlers anciens ou modernes de l'Europe alpestre et méridionale, nous pensons avoir pu montrer que le Dravidien appartient à la même famille de langues que celles dont on faisait usage dans cette partie de l'Europe, et dans l'archipel Britannique avant l'âge du fer ou du bronze, (selon les régions), et que le Basque représente encore. A cette occasion, on a pu constater aussi la corrélation

58. Cf. le R. P. van Ginneken, *La biologie du langage*, Ctes. Rendus Congrès II. Sci. Anthr. et Ethnol. Londres, 1934, p. 320 et sq.; *Ras en taal* (Race et langue), Publ. de l'Acad. Ric. des Sciences Amsterdam, 1935; Kaiser, L., *Die Gaumenform und ihre Beziehung zu den Sprachlauten*, dans Mélanges offerts au R. P. v. Ginneken, Paris, 1938; Bose, E., *Klangstile als Rassen Merkmale*, Zt. f. Rassenkunde, H. 2, 1944.

59. Prokosch, E., *The hypothesis of a pregermanic substratum*, Germanic Review, I, 1925; Fr. Ribezza, *Sostratio Mediterráneo e Lautverschiebung Germanica*, déjà cité; Dauzat, A., *Le substrat germanique dans l'évolution phonétique du français*, Mélanges Ginneken, Paris, 1937.

trop souvent niée, entre substrat racial et tendances phonétiques et linguistiques⁶⁰.

Ces tendances communes, là, où malgré la force des influences étrangères, les langues pré-indo-européennes ont pu conserver leur individualité, se manifestent, bien entendu, également dans la structure et les formes de la langue. S'il y a déjà un certain nombre d'années que l'on a insisté à bon droit sur les ressemblances évidentes qui existent, à cet égard, entre le Basque et le Hamite occidental d'une part et les langues paléo-caucasiennes d'autre part, et en particulier, les parlers Caucasiens du Nord-ouest, comme l'Abkaze, on a négligé les analogies, peut-être encore plus significatives qui rapprochent en ce sens les langues Dravidiennes, du Basque, et en même temps, des autres langues anciennes de la Méditerranée⁶¹.

Nous allons donc essayer de faire voir maintenant par un examen qui devra être, malheureusement trop succinct et trop rapide, que la structure et les formes grammaticales du Basque, du Dravidien et, dans une certaine mesure, des langues du Caucase, viennent confirmer les rapprochements que les similarités phonétiques nous avaient déjà permis d'esquisser⁶². On pourra, par la même occasion, comme cela a déjà été le cas pour certains phénomènes phonétiques, expliquer la cause et l'origine de diverses singularités grammaticales et verbales de quelques langues pourtant «indo-européennes», mais du sud de l'Europe, comme le roumain et l'Albanais, qui n'avaient pu jusqu'ici être clairement saisies.

Parmi ces similarités de structure nous mentionnerons d'abord le caractère qui oppose fondamentalement le basque, comme le dravidien, le Caucasiens, le Sumérien, et le proto-chamitique aux langues dites indo-européennes; soit, leur structure agglutinante ou polysynthétique.

A des radicaux invariables s'ajoutent, en Basque et en Dravidien, par post-positions successives, des particules indicatives des rapports entre les différents mots ou qui définissent même la nature de ces derniers; la distinction, surtout à l'origine dans ces deux langues, entre substantifs, verbes et adjectifs, étant très peu précise, sinon même nulle, la même racine pouvant s'employer, selon les cas, soit comme verbe, soit comme substantif ou adjectif. Bien qu'ayant la même structure générale que le Basque et le Dravidien, le Caucasiens, ainsi que les anciennes langues Anatoliennes et le proto-hamitique emploient, en même temps que des déterminants post-posés, des préfixes et des infixes. Ce sont même ces deux dernières catégories qui ont la préférence, particulièrement en Caucasiens et dans les langues

60. En général, pour ces problèmes, cf. aussi, G. Bonfante, *The Neolinguistic Position, Language*, Baltimore, Déc. 1947.

61. Cf. G. Dumézil, *Langues Caucasiennes et Basque*, Festch, H. Hirt, Heidelberg, 1936; R. Lafon, *Basque et langues Kartvéles*, R. I. Etudes Basques, tome XXIV, 1933; G. Lacombe, *La langue Basque*, dans les *Langues du Monde*, ouvrage déjà cité.

62. Cf. H. Schudardt, *Primitae Linguae Vasconum*, 1928 et *Das Baskische und die Sprechwissenschaft*; Sitz-Berichten der Akk. der Wissenschaften, Wien, 1925; Ad. Trombetti, *Elementi di Glottologia*, Bologna, 1923; Uhlenbeck, C., *De la possibilité d'une parenté entre le basque et les langues Caucasiennes*, R. I. E. B., t. XV, 1924; Pour le Dravidien, consulter Caldwell, ouvrage cité; J. Bloch, *Structure Grammaticale des langues dravidiennes*, Maisonneuve, Paris, 1946.

Anatoliennes. Le Dravidien se rapproche donc davantage à cet égard encore, du Basque, que des anciennes langues de l'Asie antérieure, malgré le plus grand éloignement géographique.

Ces particules indicatives des rapports, sont, du reste, relativement peu variées, en basque comme en Dravidien, contrairement à la richesse flexionnelle primitive du groupe Indo-Européen. La structure de la langue, l'indétermination originelle des mots, la pauvreté relative des particules déterminantes, sont cause que l'ordre dans lequel les mots se trouvent placés, est, et surtout, était, d'une très grande importance. C'est pourquoi, en Dravidien et en Basque, on observait originairement un ordre très strict et qui était même, du moins en Dravidien, le plus souvent sinon presque toujours, rigoureusement invariable.

Le proto-chamitique, l'ancien égyptien jusqu'à sa fin, le sumérien, avaient, on l'a dit, une structure analogue, mais sous l'influence du Sémitique, venu, semble-t-il, d'Arabie au IV^e millénaire, le chamitique que l'on pourrait, peut-être, considérer ainsi qu'on l'a dit, comme une première phase, plus spécifiquement africaine, du sémitique, est devenu flexionnel.

Dans le cadre très succinct de cette étude comparative réduite à une vue d'ensemble très résumée et simplifiée de certains des principaux traits communs de la structure grammaticale et syntaxique du basque et du Dravidien, il ne nous sera, du reste, pas possible de tenir compte de la diversité dialectale du Basque qui est fort marquée dans certains dialectes, ni des différences, parfois grandes, entre les diverses langues Dravidiennes, qui étaient déjà bien individualisées il y a deux mille ans selon les renseignements, d'ailleurs, incomplets, que l'on possède sur ces hautes époques et les inférences que l'on peut tirer des auteurs de l'antiquité qui se sont occupés de l'Inde.

Nous nous en tiendrons donc seulement à quelques unes des analogies plus frappantes, de ce que l'on pourrait appeler le basque et le Dravidien communs.

Parmi celles-ci, nous mentionnerons qu'à l'origine, ni le basque, ni le dravidien ne paraissent avoir fait de distinction entre le féminin et le genre masculin. La répartition des noms communs se faisait, en effet, selon d'autres critères, en classes différentes selon qu'il s'agissait d'êtres doués de raison ou d'êtres sans raison ou de choses. Des traces de cet ancien état subsistent encore en béarnais et même en roumain, la langue néolatine qui a conservé avec les dialectes italiens du sud et l'espagnol, le plus de survivances des anciennes langues de la Méditerranée⁶⁵.

En basque, comme en Dravidien, les thèmes nominaux et les thèmes verbaux se formaient à l'origine de la même manière très simple, dans la plupart des cas : on ajoutait à une racine monosyllabique un morphème, k, -g, -t, d, -nd, etc. (en dravidien); -tz, -ts, -k, -ke, -ga, etc. (en

65. V. Bouzet, *Manuel de grammaire béarnaise*, 1928, déjà cité.

basque). A ce suffixe venaient s'en ajouter, selon les nécessités, un second ou même un troisième ⁶⁴.

En basque et en Dravidien, la plupart des bases nominales et verbales primitives semblent avoir été monosyllabiques et leur terminaison était vocalique, contrairement aux bases indo-européennes dont les terminaisons étaient généralement consenantiqnes.

Ainsi, de la base dravidienne *ke* ou *kà* impliquant l'idée de chaleur, de feu, on aura, selon le suffixe, *ka-ri*, être brûlé; *ka-di*, lumière; *kar*, noir, ce qui a brûlé, noir comme le charbon, d'où *kar-uppu*, obscurité, mais *Kar-ra*, ce qui est brûlant, chaud comme un assaisonnement, (cf, le curry) ⁶⁵.

A cette racine monosyllabique dravidienne se rattache évidemment aussi, comme sens et comme forme, le *ke* basque désignant la fumée.

Quand les bases sont disyllabiques, les deux voyelles, en basque comme en dravidien, ont tendance à s'uniformiser, cf. en basque, par exemple: *ar-ra* (-ts) -soir; *maga* (l) -sein, ventre; *esne-lait*; *ezker-gauche* (voir *izquierda-gauche*, en espagnol); *idi-boeuf*; *mihi-langue*; *moko-bec*; *odo* (l) *sang*; *buru* (tête), *mugull*, extrémité de branche, bourgeon, et en dravidien: *aga* (lam) *seins* (de femme), *tala-tête*; *vili-œil*, *simbi-grain*; *sala-source*, fontaine, *séjjé*- une sorte de graminée cultivée; *mukku-nez*; *mugul-bouton* de fleur, etc. ⁶⁶.

On a vu d'ailleurs plus haut que cette tendance à l'harmonie vocalique se retrouve également en sumérien qui offre par ailleurs de nombreuses ressemblances lexicales et autres avec le Dravidien et même le Basque, ce qui nous autorise à penser qu'il y a là une tendance très ancienne commune à tout ce groupe de langues, et qui ne doit rien, contrairement à ce qui a été souvent soutenu, à des influences turco-mongoles ou Munda, plus ou moins éloignées.

En basque comme en dravidien, le substantif déterminant précède le déterminé et le génitif est antécédant, ainsi qu'en allemand et dans l'ancien indo-européen, tandis que le latin et les langues qui en sont dérivées ont adopté le génitif postérieur. Il est suggestif à ce propos de noter que dans les langues nilotiques et les plus anciennes langues hamitiques, la position du génitif était celle qu'ont conservée le basque et le dravidien, tandis que les langues romanes, qui se sont écartées à cet égard, de l'indo-européen primitif, ont la même disposition que les langues Chamito-Sémitiques, moins anciennes, du bassin de la Méditerranée. Le caucasien se rapproche d'ailleurs aussi, à ce sujet, de ce second groupe, et certains auteurs pensent qu'il aurait pu exercer une influence, dans ce sens, sur celui-ci ⁶⁷.

De plus, le basque comme le dravidien, l'Etrusque, plusieurs des anciennes langues de l'Asie Antérieure et certaines des langues du Caucase,

64. Cf. Uhlenbeck, C., *La langue basque et la linguistique générale*, Lingua, 1948: Trombetti, ouvrage cité.

65. V. Ramaswami Aijar, *Dravidic Word bases*, Anthropos, XXVI, 1981.

66. Voir, Uhlenbeck, *La langue basque et la linguistique générale*, déjà cité.

67. W. Schmidt, *Die Sprachfamilien und Sprachkreise der Erde*, Heidelberg, 1926. Pour le Sumérien voir aussi, A. Drexel, *Bornu und Sumner*, Anthropos, 1919-1920.

tel le géorgien, présentent une singularité grammaticale connue sous le nom de double génitif.

Ainsi, en dravidien, le démonstratif peut s'assimiler à un possessif qui prendra le caractère d'un génitif. Pour exprimer l'idée, par exemple : «de l'arbre», le Dravidien emploiera la forme incorporative ; «marattinadu», qui peut se décomposer en : «mar», radical d'arbre ; «attu», indicatif du possessif neutre singulier ; «in», démonstratif génitif (que l'on peut comparer à la particule «en» du génitif déterminatif, en basque), et «adu», désinence du génitif.

A cette construction très particulière, tout à fait étrangère à l'Indo-européen, répond une forme basque analogue. C'est ainsi, par exemple, que pour dire ; «du forgeron», on emploiera le mot composé ; «Harotzarenako» que nous pourrions démontrer de la manière suivante ; «h», aspirée adjonctive et «arotza» (forgeron, mot, du reste, lui-même formé d'un «a» prothétique, d'un radical indiquant le métal «rot» — comparer rudu-cuivre, en sumérien — et d'une marque d'agent) + «z» euphonique, + «en», indicatif du génitif déterminatif, + «a» euphonique et «ko», signe du génitif attributif. Il convient, d'ailleurs, de mentionner également que la forme «ko», de ce génitif attributif basque, qui est très rapproché comme sens d'un datif, ressemble singulièrement à celle du datif dravidien, «kku». (On peut trouver également des analogies en hamitique.)

En basque, comme en Dravidien, nous avons trois nombres ; le singulier, le pluriel et l'indéfini ou collectif, dénommé aussi pluriel neutre, en Dravidien, mais non le duel.

Dans les deux langues il n'y avait à l'origine qu'une seule forme de pluriel pour le masculin et le féminin (comme en Caucasien), en tant que les femmes participent à la classe grammaticale des êtres raisonnables.

En basque, de nouveau comme en dravidien, nous observons une double forme de pluriel, soit le pluriel inclusif, c'est à dire avec l'interlocuteur, et le pluriel exclusif, sans celui-ci. Ainsi, on aura par ex. en basque : *biyok*, pl. inclusif, nous autres deux, mais *biyak*, les autres deux, pour le pluriel exclusif. En Dravidien, la différence entre ces deux pluriels sera, en général, indiquée, pour la forme inclusive, par une consonne intercalaire.

Ces deux pluriels existent également dans les langues du Caucase. Comme cet usage particulier du pluriel, bien qu'il se rencontre aussi dans d'autres groupes linguistiques, est malgré tout, assez caractéristique, il y a là, entre le Caucasien, le Dravidien et le Basque un parallélisme, qui si l'on tient compte des autres ressemblances, ne saurait être une simple coïncidence.

En basque et en dravidien, le pluriel s'indique grammaticalement par l'intercalation analogue, entre le radical et la terminaison du cas, d'une particule dénotant le pluriel. En caucasien il est indiqué, au contraire, en général, par un préfixe, comme dans les anciennes langues de l'Asie Mineure.

Au chapitre du pluriel, il y a d'ailleurs encore d'autres analogies très significatives que nous allons rapidement mentionner.

Ainsi le pluriel basque moderne le plus usuel est *K, ak*, employé comme suffixe avec *t* aux cas obliques, or nous avons le même aspect (selon Trombetti) dans le Brahui. Il convient de remarquer, ce qui est assez intéressant quant à l'origine possible en Basque, de cette forme du pluriel, qu'elle distinguait aussi l'Ibérique, différent en cela de l'Etrusque et du Ligure, mais se rattachant au contraire par là, à divers parlars Africains.

On peut se demander, du reste, si le pluriel le plus proprement basque et le plus ancien, n'est pas celui en *ar, ara*, pluriel collectif conservé dans tant de toponymies du nord de l'Espagne et qui se retrouve très exactement dans le suffixe *ar*, pluriel de l'ancien dravidien pour les deux genres, ainsi que dans le même pluriel caucasien qui comprenait également, pour compléter la ressemblance, les deux genres.

Pour les êtres sans raison et les objets inanimés, le suffixe dravidien qui correspond évidemment à celui d'un pluriel neutre est *a*. Or il ne peut échapper qu'il y a là, une suggestive similitude avec le même suffixe du même pluriel latin. Les nombreuses ressemblances lexicales qu'il nous a été donné d'observer entre le Dravidien et le latin, nous font penser qu'il ne s'agit pas davantage ici, d'une surprenante coïncidence, mais bien d'un emprunt du latin à une langue pré-indo-européenne d'Italie, de la même famille que le Dravidien et le Basque.

A côté du collectif ancien en *ar, ara*, le basque a aussi un collectif en *il*, servant à désigner surtout des objets inanimés, par ex. *osto-il*, feuilles, feuillage. On ne saurait à plus forte raison le séparer du pluriel neutre, *lu*, de plusieurs parlars dravidiens. Vu le balancement ancien de *l* et de *r* dans ces diverses langues, il est fort possible d'ailleurs, que ces deux collectifs aient été, à l'origine, de simples variantes. Une indication dans ce sens pourrait, peut-être, nous être donnée par l'Etrusque, où nous trouvons, à la fois, les collectifs *al* et *ar*, plus rapprochés l'un de l'autre que les collectifs ou pluriels *il, lu* et *ar* que nous venons de citer⁶⁸.

A cause de sa valeur ancienne de collectif, «*ar*» en Basque est arrivé par une pente naturelle de la pensée à devenir le suffixe indiquant une collectivité professionnelle ou géographique, d'où, l'homme d'un métier, ou d'une région donnée. Ainsi, on aura par ex., en Basque, «*mendi-t-ar*», montagnard (de *mendi*-montagne), qui correspond parfaitement, comme son et comme emploi, au formatif «*ar*», «*er*» du dravidien, où nous trouvons, pour nous servir du même exemple, «*mal-er*», montagnard, dans le dialecte dravidien occidental (Mahal) ou «*mal(ev)ar*» en Tamoul.

L'importance du formatif «*ar*» est grande également, dans les langues Caucasiennes et on en connaît l'emploi si fréquent en latin (-*ar-ius*) pour désigner l'homme d'un métier, sans d'ailleurs que l'on puisse en inférer avec certitude qu'il y ait, ici, une parenté entre l'«*ar-ius*» latin et l'*ar* pré-indo-

68. Toutes les indications données ici sont basées sur les travaux ou ouvrages déjà mentionnés de Van Eys, H. Gavel, G. Dumézil, Ad. Trombetti, Caldwell, Kittel, R. Lafon, H. Schuchardt, Ramaswami Aiyar, W. Schmidt.

européen, comme celle qu'on a pu établir entre le formatif étrusque «ana» et le suffixe latin «anus»⁶⁹.

On a vu qu'on a aussi, dans certaines des langues dravidiennes demeurées beaucoup plus archaïques que le Tamoul, à la suite, sans doute, de leur isolement, comme le Gond et le Brahui, un pluriel en *K*, analogue au pluriel en *ak* ou *k* du basque, du Sumérien et du Nilotique.

C'est également le signe du pluriel dans l'arménien moderne, sans doute parce que celui-ci a conservé de très nombreuses traces des langues asianiques, parlées en Arménie avant son introduction d'Europe, et on le retrouve dans le plus archaïque des parlers Caucasiens du Nord, l'Abkaze, sous la forme *kua*, pour le pluriel désignant des animaux sans raison.

Le Basque fait de même usage d'un pluriel *eta* qu'il faut rattacher au collectif hamitique «tan», «etan», aussi bien qu'au pluriel en *t* et *tu* des langues du nord-est du Caucase (Lak, Oud, Artchine). Les noms de nombreux peuples de l'ancienne Ibérie, de la Gaule, du Maroc, des Alpes, etc., comme ceux des Lus-itans, Aqu-itains, Tingitans, Ilergètes (dans le Nord de l'Espagne), Suanètes, Brixètes, des Alpes, Palaïstes de Grèce et de Crète, etc., attestant la grande diffusion et l'antiquité de cette forme.

En dravidien *ti* est un suffixe locatif, mais on sait que beaucoup de noms ethniques tirent précisément leur origine d'une localisation géographique, de sorte que les rapports entre locatifs et collectifs sont fréquents. Du reste, dans certains parlers dravidiens plus archaïques, comme le Gônd, on trouve *it*, *t* comme signe du pluriel pronominal de la deuxième personne, ce qui serait une indication dans ce sens.

Ni le Basque, ni le Dravidien, ni le Caucasiens (surtout anciennement) n'ont à proprement parler de comparatifs ou de superlatifs. Ils les remplacent par des constructions analogues, où la similarité est, comme c'est souvent le cas, particulièrement marquée entre le Basque et le Dravidien.

Le comparatif, en basque, se forme en ajoutant à l'adjectif, la particule «ago» qu'on peut rattacher au collectif ancien «aga», très répandu encore comme locatif collectif dans la toponymie basque et de l'Espagne du nord.

De même, le dravidien ajoute à l'adjectif que l'on désire employer comme comparatif, le suffixe «-inta» ou «-alla». Comme on trouve des formes de locatifs collectifs en «-ada», en Lydien et en «-ama» dans d'autres langues anciennes de la région Méditerranéenne, on voit que le suffixe basque et le suffixe dravidien «alla» doivent remonter à une souche commune, d'autant plus qu'il est fréquent en Gônd que l'occlusive *d* intervocalique devienne une *l*.

Autant «aga», qu'«alla» ont, du reste, précisément le même sens, de «parmi», «entre». Ainsi, en basque, comme dans les langues dravidiennes, au lieu de «meilleur», ou «plus beau», on dit, bon et parmi (sous-entendu, les lieux) en un seul mot, ou beau et entre (les beaux).

Quant au superlatif, il peut se former en Dravidien, comme en Basque, par la simple répétition de l'adjectif, procédé archaïque que l'on retrouve

⁶⁹. Cf. C. Battisti, *La formante etrusca "ana" e il suffisso latino "anus"*, Studi Etruschi, XVII, 1943.

dans les anciennes langues d'Asie Mineure ou de l'Europe du sud, pré-indo-européenne, et qui est encore usité dans certains des parlars caucasiens. Il peut se constituer aussi, par l'adjonction d'un suffixe intensitif, en basque, ou combinant, en dravidien, l'idée du pluriel et celle d'un locatif. Dans ce derniers cas, on arrive à composer un mot-groupe, correspondant, par ex., à ce que serait en traduction littérale «belle parmi les belles, ici».

Le système pronominal des langues dravidiennes et du basque nous permettra, de même, de noter des ressemblances très significatives.

C'est ainsi, par ex., que, *ni en basque, ni en dravidien il n'y a de pronom particulier pour la troisième personne. On y supplée dans les deux langues par un démonstratif.*

L'ancienne forme du démonstratif, en basque, équivalant à *lui*, était «*da*», selon H. Schuchardt, l'un des connaisseurs, sans doute, les plus profonds de cette langue, sur laquelle il a publié près d'une centaine de travaux. De cet ancien «*da*» basque, il semble qu'il soit parfaitement légitime de rapprocher le démonstratif dravidien, «*tâ*», ou «*tân*», avec le même sens ^{69 bis}.

Au pronom de la première personne du singulier, en basque, «*ni*» répond le dravidien moderne, «*na*» et mieux encore, la forme ancienne, «*ên*». Du reste, les formes correspondant, dans les deux langues à «*moi*», «*moi-même*», sont encore plus rapprochées. Ainsi, on a, en basque (biscayen) «*nen*», ou «*nen-t-or*», moi-même-le, en basque en général, et en dravidien, «*nen*», «*nenu*» (Telougou), «*ân*»; le radical ancien étant «*ên*» (*ân* en caucasien). Le pronom possessif basque «*ene*», mon, ressemble aussi, singulièrement, au même possessif tamoul, «*en*».

A la deuxième personne du singulier, «*an*-(h)-*i*» du basque, répond, également, comme un echo, le radical ancien «*i*» (de *i-a*, ou *-is*, selon Tuttle) du Dravidien, devenu, aujourd'hui, «*ni*» (*nin-u*, en caucasien).

Au pluriel, les formes pronominales du basque et du dravidien présentent moins de ressemblances. Si, des basques, «*g-u*» de «*ni-gu*» et «*z-u*», on pourrait songer peut-être à rapprocher les formes équivalentes du Telougou (Dravidien du nord) «*m-u*» et «*r-u*», il semble bien que la ressemblance ne porte que sur la voyelle, «*u*», qui a été, selon Caldwell, un des indicatifs anciens du pluriel, en Dravidien. La forme pronominale ancienne de la première personne du pluriel est, en effet, en Dravidien, *ém*, *âm*, et *n-im*, *n-iv-u*, celle de la seconde ^{69 ter}.

A cet égard, le basque se rapprocherait davantage du caucasien; au *gu* basque de la première personne du pluriel correspond, en effet, le Géorgien (Sw.) *gw* et au *zu* basque, désignant la seconde personne, répondent, *zu*, *su*, *suo*, en Lak, Tehetchène et Circassien. On a d'ailleurs, en Elamite, une

^{69 bis}. Il convient d'ajouter cependant (voir, G. Lacombe, dans *Structure de la Langue Basque*, «Cours et Conférences de l'Univ. de Paris, Fac. des Lettres», 15 juin 1933, et R. Lafon, *L'Etat actuel des problèmes des origines de la langue basque*, Gernika, 1947, (1-VI) que les flexions verbales du basque nous indiquent l'existence ancienne d'une désinence pronominale en *d* (préfixal) pour la 3.^e personne du sg. ou du plur., correspondant exactement au «*lui*» et «*eux*» dravidiens, anciennement aussi; *dâ* ou *dân* (le *t* moderne dérivant fréquemment de *d*. cf. Damoul et Tamoul. etc.), correspondant au *ttu* (de *du*?) des dialectes du Daghestan.

^{69 ter}. *u* en dravidien et en basque se prononcent, naturellement, ou. Il n'y a que le soulet qui connaisse le son *ü* du français.

forme *ni-ku* pour la première personne du pluriel à peu près identique à l'ancien basque, *ni-gu*.

Si, à première vue, les ressemblances du système pronominal, très divers et très complexe d'ailleurs, du Caucasien ne semblent guère intéresser que le Basque, un examen un peu plus précis nous enseignera qu'il n'en est pas ainsi, et que l'on peut établir également certains rapprochements avec le Dravidien. Ainsi, la désinence *m* de la première personne du singulier, en Géorgien, peut être mise en parallèle avec la racine *n*, *en*, *an*, désignant cette même personne en Basque et en Dravidien. En Caucasien du nord-est (Lak) on a même *nâ*, pour ce pronom, exactement comme en Dravidien moderne. De plus, dans le caucasien du nord (Tabassar, etc.) la racine pronominale de la deuxième personne, du singulier comme du pluriel, comporte le phonème *v*, *i-v*, ou *w*, précisément comme dans certains dialectes dravidiens ou dans certaines formes plus anciennes de ces langues. C'est ainsi qu'on retrouve en Kolami, *i-va-lo-à-toi*; en Tamoul (ancien), *ni-vur* ou *ni-vir*.

Ce *v*, distinctif de la deuxième personne du pluriel, dans plusieurs langues dravidiennes, se rencontre aussi dans les formes pronominales *wa*, *va* des langues caucasiennes du Nord-Est, en général.

Ces ressemblances, déjà significatives ne s'arrêtent d'ailleurs pas là, car un examen plus serré des désinences pronominales, dans la conjugaison Géorgienne, comme celle de la première personne du pluriel «*g-t*» nous fera apparaître avec le *g*, distinctif de la première personne du pluriel en basque, le *t*, marque du pluriel qui s'apparente à l'ancien pluriel «*ti*» du basque, aussi bien qu'au pluriel hamitique en «*t*». Que ce «*t*» du Géorgien soit bien un signe du pluriel nous serait d'ailleurs confirmé, s'il pouvait y avoir doute à ce sujet, par l'existence des collectifs ou pluriels en *t*, *til*, *tu*, dans plusieurs parlars caucasiens du Nord-Est (Lak, Oud, Artchine, etc.⁷⁰).

De plus, le radical *d-i-moi*, en Caucasien du Nord (Awar) peut se rapprocher également du même pronom *n-i* en basque.

Ainsi, les formes *ân*, de l'ancien chamito-sémitique, pour la première personne du singulier; *ân-ku*, du babylonien; *anâ* de l'ancien syriaque; la forme analogue de l'ancien égyptien (avec le même sens) sont en une évidente relation de parenté avec les formes similaires du Dravidien et du Basque. Ce sont des formes analogues que nous présentent l'Hébreu, avec *an-t* pour la première personne du singulier, les parlars Nilotiques ou de la Mer Rouge, avec *am*, *âni* (Béja et Somali) et le Hamitique méridional (Haussa), avec *ni*.

70. Voir pour les détails, les ouvrages déjà cités, et aussi: Pce. N. Troubetzkoï, *Notes sur les désinences du verbe dans les langues Tchetchéno-Ingouchiennes*, Bull. Soc. Ling. Paris, 1929; Ed. Tuttle, *Dravidian developments*, déjà cité et *Dravidian Researches*, Amer. J. of Philology, 1929; A. H. Arden, *A progressive grammar of the Telegu language*, 1921; P. Meyle, *Introduction au Tamoul*, Maisonneuve, Paris, 1945; Ad. Trombetti, *Le origini della lingua basca*, Mem. Accad., Bologna, vol. VIII-IX, 1925; G. Dumézil, *Langues Caucasiennes et Basques*, Festschrift f. H. Hirt, 1936; Bloch, J., *Structure Grammaticale des Langues Dravidiennes*, Maisonneuve, Paris, 1946. La désinence verbale *t* du pluriel en Caucasien correspond à celle en *-te* de la conjugaison directe en basque. c. Nils Holmer, *Ibero-Caucasian as a linguistic type*, «*Studia Linguistica*», Lund, 1947, n.º 1.

Il est probable, du reste, qu'une étude plus approfondie des désinences pronominales dans le maquis extraordinairement divers des multiples parlers Caucasiens ainsi que dans le groupe Dravidien du Nord (Malto, Kuf, Kurukh, Gônd, etc.) qui a conservé les formes les plus archaïques du Dravidien, nous permettrait de noter d'autres similarités. On se bornera à observer ici que l'article démonstratif basque, «celui-ci», (*h*) *au-r* a son écho dans le Gônd, *êr*, avec le même sens, de même que le basque (*h*) *ori*, celui-là, souvent employé sous la forme *o*, a sa contrepartie exacte dans le Brahni, *ô* pour celui-là, et le Gônd *ôr*, avec la même signification. Le pronom interrogatif équivalent de qui?, *nor*, se retrouve également, en dravien, où nous observons l'existence de *nèr*-(*eh*) en Malto, *der*, en Brahui, et *bor*, en Gônd, avec le même sens ^{70 bis}.

De notre bref aperçu, il ressort donc, encore une fois, que le Basque, le Dravidien et le Caucasiens présentent, en ce qui concerne le système pronominal, qui est une des parties du langage où les ressemblances sont les plus significatives, des similarités remarquables. Le Basque, à cet égard, ne paraît pas être, d'ailleurs, sensiblement plus rapproché du Caucasiens que du Gônd, ou d'autres parlers dravidiens, demeurés plus archaïques en ce qui concerne cette partie du langage.

Ces ressemblances sont d'autant plus symptomatiques qu'elles prennent place dans un cadre plus vaste. En effet, comme l'Evêque R. Caldwell, le génial précurseur des études dravidiennes, l'avait déjà fait observer, il n'y a pas très loin d'un siècle, le système pronominal des langues chamito-sémitiques nous montre, comme d'autres parties de leur structure et de leur lexique, des ressemblances éloquentes avec les formes pronominales dravidiennes. Il suit de là que celui-ci se rapproche, également, à plusieurs égards, du Basque et même, bien que plus vaguement, du système pronominal caucasien. Le Caucasiens, en effet, paraît plus éloigné, sur ce point, du Chamito-Sémitique que du Basque.

On peut ajouter que le sujet pronominal est suffixé en Basque dans les verbes transitifs de même qu'il l'est habituellement en Dravidien (exception faite du Malayalam où l'on peut penser qu'il s'agit d'une modification plus récente).

Des ressemblances frappantes dans la structure et la conception du verbe rapprochent, également, le Basque du Dravidien, ainsi que des langues du Caucase, et, en particulier, de celles du Nord. Ainsi, dans le Caucasiens du Nord-Ouest, la forme verbale qui est, en fait, adjectivale et participiale contient «autant d'indices pronominaux devant la racine, le plus souvent réduite à une seule consonne ou voyelle, qu'il y a dans la phrase d'éléments nominaux en rapports syntaxiques avec cette forme verbale» et l'on trouve

^{70 bis}. Le démonstratif basque (*h*)*ar*, (*h*)*aur* aurait eu, probablement, selon Lacombe, la forme ancienne de *K-ar* ou *g-ar*, mais il y avait aussi un second article démonstratif ou déterminé *-or* qui a disparu aujourd'hui. C'est surtout à cette forme ancienne que paraissent se rattacher les démonstratifs Dravidiens cités. L'*har* basque pourrait avoir été, du reste, l'origine de l'article défini actuel, *a*.

des cas nombreux tout à fait semblables en basque, à ce qu'écrivit Dumézil⁷¹.

En Basque, comme en Dravidien, et dans une forte mesure, en Caucasien ancien, le verbe est encore tout près des formes substantivales. Ainsi, le basque emploie, en général, à la place de l'infinitif, à peu près comme le Caucasien (Laze, Géorgien), un substantif verbal qui pourra se décliner. Les formes participiales et gérondiales sont nombreuses, par conséquent, dans ces différentes langues⁷².

En Basque, comme en Dravidien et en Caucasien, les formes réfléchies et passives l'emportent. Le verbe transitif basque sera toujours conçu passivement (en Caucasien du Nord, il n'y aura même pas de verbe transitif). Au lieu de dire par ex. : Jean a acheté une maison, on emploiera la forme : «par Jean une maison (a été) achetée», forme qui dérive évidemment de l'insuffisante conception active du verbe, la conception substantivale remplaçant celle d'une action. Le même phénomène se manifeste, et peut-être plus fortement encore, dans les langues Dravidiennes, un grand nombre de mots pouvant être indifféremment des verbes ou des substantifs. Comme radicaux, c'est-à-dire, au nominatif, ou munis du signe d'une déclinaison, ces mots seront employés comme des substantifs; pourvus, au contraire, d'un suffixe de temps, ce seront des verbes. Cela a été également le cas du basque primitif. Il n'y a en Dravidien qu'une seule conjugaison normale, et en Dravidien comme en Basque, les formes anciennes se ressemblent⁷³. La racine, sauf de très rares exceptions euphoniques (ou dues à des influences étrangères) reste invariable, en Dravidien comme en Basque ou en Caucasien du Nord. On ajoute au signe du temps la terminaison pronominale.

En Dravidien, le verbe est toujours placé à la fin de la phrase, ce qui était également la règle dans les langues du Caucase et en Basque. Aujourd'hui encore, bien que cet ordre ne soit plus observé d'une manière aussi rigide qu'en Dravidien, le Basque et le Caucasien placent ordinaire-

71. Voir, G. Dumézil, *Caucasien du Nord et Caucasien du Sud*, dans «Revue des Cours et Conférences», Paris, p. 596 et sq., 1934-35.

72. Selon N. Marr, le nom des *Suani*, du groupe Géorgien, serait le même originairement que celui des *Hi-spani* (avec l'adjonction de l'aspirée et de l'i prothétique coutumière en basque et, en général, dans l'ancienne Espagne), tandis que les Mingrèlics du Caucase descendraient des anciens Ibères de la région de Tiflis. Comme on sait cependant que le terme de *Ber* ou *šiber* équivalait à homme — vir-il— et que c'est donc une appellation générique qui n'a pas désigné nécessairement un seul peuple, la similarité de nom n'implique pas une relation génétique entre les Ibères du Caucase et les Berbères ou les Ibères d'Espagne.

73. Le basque comme le dravidien oppose nettement les formes verbales positives aux formes négatives qui constituent même, en dravidien, une conjugaison à part. Primitivement, le basque ne connaissait que trois temps, le passé, le futur et le présent, le passé et le futur faisant partie de la conjugaison éventuelle ou conditionnelle (le passé n'existant plus et le futur n'existant pas encore), le présent et l'impératif faisant seuls partie de la conjugaison réelle. Or, le suffixe basque caractéristique du passé est *en* et celui du futur (*or-ke* (*or* étant le signe du présent, et n'étant pas à proprement parler un suffixe, mais de valeur zéro, comme la forme du nominatif de la déclinaison basque) et, dans le *Tamoul ancien*, le signe distinctif du futur était également *k* ou *g* et la forme du conditionnel, correspondant en quelque sorte à l'éventuel (passé) du basque, se distingue comme celui-ci par la terminaison *in* ou *in-a* (voir Caldwell, déjà cité, Lacombe, id. et R. Lafon, *Le système du verbe basque au XVI^e siècle*, 2 vol. Bordeaux, Delmas, 1943). Le passé s'indique par *n* aussi dans certaines langues du Caucase, ainsi qu'en Hamitique oriental, d'après Trombetti.

ment ainsi leurs verbes. En réalité, c'est là un souvenir de la construction archaïque polysynthétique conservée dans le Caucasien du Nord, sous sa forme la plus nette, lorsque tous les éléments de la phrase étaient amalgamés, dans un seul mot, devant la racine verbale ^{73 bis}.

Ainsi, par ex. en Oubykh, on aura le mot - phrase «auspün» - «Je les donne à toi», où, «a» indiquera la 3e. personne du pluriel, «n» l'indicatif de la 2e. personne du singulier, «s» celui de la première personne du singulier, «sp» la racine verbale et «un» l'indicatif du présent, soit, mot-à-mot : «ils-toi-je-donne».

En *Dravidien*, de même qu'en *Basque* encore, et que dans les langues du Caucase, plusieurs mots pourront donc s'agglutiner pour former un seul mot-phrase. Ce type, qui est évidemment le plus archaïque, caractérise surtout les langues du nord du Caucase, qui paraissent être demeurées les plus proches du type primitif, tandis que les langues Dravidiennes, qui ont été souvent des langues de civilisations avancées ont évolué davantage. Mais les ressemblances sont néanmoins encore très nombreuses, ainsi, en dravidien (sauf en Gônd qui pourrait les avoir empruntées) les indications du relatif sont remplacées par des formes participales comme dans les langues Caucasiennes du Nord, ches lesquelles, ainsi que nous le montre G. Dumézil, il n'y a pas d'indice spécial pour exprimer le relatif, ni la fonction relative, celle-ci étant également exprimée par une forme participale du verbe ⁷⁴.

Contrairement donc, à la conception indo-européenne du verbe, qui indique essentiellement l'action exécutée par le sujet, le *Dravidien*, le *basque*, et d'une manière plus singularisée, le Caucasien du nord, placent l'accent sur le *sujet* qui effectue l'action. C'est pourquoi ces langues, auront tendance à remplacer le verbe-temps par des participes ou des gérondifs et que le verbe sera moitié adjectif et moitié, nom (ceci, surtout anciennement).

Ainsi, en *Dravidien* occidental, par ex. (en Malayalam), les temps eux-mêmes sont remplacés par des participes, sans distinction de personnes ou de nombre.

Aussi, dans les langues Dravidiennes, de nombreux adjectifs ne pourront se distinguer des participes passés aux formes identiques. Le verbe peut donc manquer de désinences personnelles, puisqu'il est souvent conçu comme désignant des états et non des actions.

En même temps, dans ces langues comme en *basque*, les adjectifs, pourront dériver souvent d'un génitif ou se confondre avec lui. En *basque*, il s'agira essentiellement du génitif attributif.

En *basque* comme en *dravidien*, la désinence du génitif pourra donc former des adjectifs. D'autre part, le *Basque*, rend, on l'a vu en général, l'infinitif par un substantif verbal qui se decline, de même qu'en *Dravidien*,

^{73 bis}. N. Holmer. montre (travail déjà cité) que les ressemblances entre le *basque* et le Caucasien s'étendent aussi au *Simérien* en ce qui concerne le système verbal. Les analogies, selon cet auteur, entre certaines constructions du *Basque* et du *Sumérien* sont même frappantes. Pour V. Christian, d'ailleurs (*Die sprachliche stellung des Sumerischen, Babylonica*, XII, 1931/2), le *Sumérien* et le Caucasien sont clairement apparentés, les analogies avec le *Basque* n'en deviennent ainsi que plus naturelles.

⁷⁴. Voir Dumézil, travaux cités.

l'infinitif peut être assimilé fréquemment à un nom verbal. Les adjectifs eux-mêmes sont d'ailleurs ordinairement remplacés, dans le Dravidien actuel, par des noms verbaux, des participes relatifs.

En ce qui concerne la formation des mots, comme par ex., ceux désignant des substantifs abstraits, on observe encore de grandes ressemblances entre le basque et le Dravidien, ressemblances qui englobent ici aussi, des parlers Hamitiques et Nilotiques. Ainsi en Basque, la désinence *ko* du génitif attributif peut servir à former des adjectifs, de même qu'en Dravidien la désinence du génitif peut également servir à cette fin. Les adjectifs basques, comme en Nubien, peuvent de plus, souvent constituer des substantifs abstraits. De cette manière, *Ko*, ainsi que *ka* (racine du verbe faire, en basque, comme «*kai*» en Dravidien méridional et *kan*, en brahui) et *tu* seront des formatifs de substantifs abstraits en basque, comme *ka*, l'est également, en Dravidien, où nous aurons par ex., *nammu-confier*, *nammuka-confiance*, formations que Trombetti a rapprochées avec raison des formes nubiennes analogues, comme par ex., en (ce qui est doux) *ka-ne*, bonté, douceur (cf. *m-doux*, Tamoul); *mas*-(beau) + *ka-ne*, beauté.

De même encore que *-ka* servira en basque à constituer des formes verbales; *su* (feu) et *su-ka*, brûler; *nahi-désir*, *nahi-ka-désirer*, etc., *ka* en Dravidien (Tamoul) sera aussi un suffixe distinctif de l'infinitif.

Il y aurait encore beaucoup d'autres rapprochements à signaler entre les systèmes verbaux du Basque et du Dravidien, mais notre but ne pouvant être ici d'en faire un examen tant soit peu complet, nous nous limitons à ces quelques indications qui sont déjà, pensons-nous, suffisamment significatives, et nous contentons de signaler encore, après Trombetti, le remarquable parallélisme qui fait d'*u* (ou) le radical de l'auxiliaire *avoir*, en basque, comme il est en Dravidien (Brahui) et en Caucasiens (Lak, Tchetch. *Tabassar*), celui du verbe *être*, dont on sait que le sens peut être très souvent semblable à celui de l'auxiliaire *avoir*. Nous avons pu constater ainsi, l'existence de ressemblances notables, non seulement dans les aspects des divers membres de la phrase, mais leur emploi, dans leur usage fonctionnel aussi bien que dans la conception générale du verbe, de l'adjectif, des comparatifs et superlatifs, du substantif, de l'adverbe, etc., dans les groupes linguistiques considérés.

Ces particularités qu'ils possèdent en commun les opposent, par contre, en bloc, tout aussi nettement, aux langues indo-européennes, dans lesquelles les fonctions et les formes des différentes catégories grammaticales sont caractérisées par des distinctions beaucoup plus tranchées, qui les sortent sans équivoque de l'indétermination relative où nous les voyons encore dans les langues précédentes.

C'est à cause précisément de cette indétermination latente entre les différentes formes grammaticales que l'ordre de la phrase y est, ainsi que nous y avons déjà fait allusion, d'une importance beaucoup plus grande que dans les langues indo-européennes, où les diverses valeurs des termes du discours sont assez tranchées pour être immédiatement évidentes par elles-mêmes. Pour pouvoir s'y reconnaître il faudra donc que le basque et le Dravidien respectent un ordre aussi rigide que possible.

Ainsi, en Dravidien, comme en Caucasic, la phrase doit commencer, par ex., avec le sujet substantival (le substantif déterminant précédant celui qui est déterminé), mais l'adjectif doit précéder de son côté le substantif, comme l'adverbe le verbe, ce dernier fermant la phrase.

En même temps, la partie négative d'une phrase doit en précéder le membre positif. Le Dravidien possède d'ailleurs, comme les langues Caucasiennes, chez lesquelles la diversité des formes verbales est encore beaucoup plus grande, une forme verbale négative distincte de la forme verbale positive⁷⁵.

Le système pronominal ainsi que la désignation des numéraux sont, en général, les éléments les plus conservateurs d'une langue et qui peuvent, par conséquent, permettre les comparaisons les plus utiles. On sait, par ex., que la parenté des différentes langues indo-européennes ou de la plupart des langues Chamito-Sémitiques entr'elles, en ressort très clairement.

Dans le cas qui nous intéresse ici, la tâche est beaucoup plus malaisée. Comme on l'a déjà vu, la séparation des divers rameaux linguistiques dont dérivent aujourd'hui le Basque, le Dravidien et le Caucasic, avec leurs parlers respectifs, parfois eux-mêmes si profondément différenciés, a dû s'effectuer déjà au 5.^e millénaire, sinon plus tôt encore en ce qui concerne les Basques et les Hamites Méridionaux, qui se rapprochent le plus, linguistiquement, de ces derniers.

Néanmoins, la comparaison des noms de nombres dans ces divers groupes linguistiques pourra nous apporter quelques indications précieuses. Pour ne pas avoir à reproduire ici toutes ces désignations, dans ces différentes langues et leurs nombreux dialectes respectifs, nous prions le lecteur désireux de contrôler nos indications, de se reporter aux ouvrages mentionnés de A. Dirr, Ad. Trombetti, Caldwell, J. Kittel, Grierson et Konow, ainsi qu'aux dictionnaires spéciaux respectifs, déjà cités. Nous nous bornerons donc ici, essentiellement, à présenter, en résumé, le résultat de nos recherches. Celles-ci ont porté surtout, sur les désignations des dix nombres ordinaires, sur celles de quelques dizaines, afin d'en comparer les constructions respectives, et sur les noms de la centaine.

Nous avons fait également appel à d'autres désignations; nom de la moitié ou des nombres ordinaux, là, où celles-ci nous ont paru pouvoir fournir des indications utiles. Le résultat de notre étude a été de nous mener à la conclusion qu'en ce qui concerne les groupes linguistiques comparés, les ressemblances les plus grandes s'observent entre le basque actuel et le groupe berbère.

En effet, sur les dix premiers noms de nombres cardinaux, il n'y a pas moins de six cas où la ressemblance est incontestable, tandis qu'il n'y a qu'une ressemblance évidente entre le Basque et le Géorgien, avec deux

75. Cf. H. Gavel, *Grammaire Basque. 1.^{re} partie*, p. 23; cf. aussi van Eys et les ouvrages ou travaux déjà cités pour le groupe Dravidien. Pour le Caucasic, voir aussi, à part l'ouvrage d'A. Dirr, Prince N. Troubetzkoï, *Zur Vorgeschichte des Ostkaukasischen Sprachen*, Ml. Giincken; Meichsteiner, *Die Kaukasische Sprachgruppe*, *Anthropos* XXXII; G. Dumézil, *Langues Caucasiennes et Basque*, *Fest-Schrift Hirt*; *Introd. à la Grammaire comparée, des Langues Caucasiennes du Nord*, Champion, Paris, 1930.

cas douteux (en y comprenant d'ailleurs les treize désignations de nombres sus-indiqués, tandis que nous n'en avons considéré que dix dans les comparaisons avec le Berbère).

Entre le Basque et l'Abkaze, nous n'avons pu trouver qu'une ressemblance évidente et un cas douteux ; une seule ressemblance de nouveau, avec un cas douteux également, en ce qui concerne le Caucasien du Nord-Est (Dido, Awar, etc.).

Vu l'extraordinaire diversité des désignations des noms de nombre dans les langues du Caucase, où l'on peut distinguer une demi-douzaine au moins de systèmes presque complètement différents, les désignations de nombres, du basque, qui offrent des ressemblances avec les noms de nombre Caucasiens varient selon les langues. Pour montrer l'étonnante diversité que nous offrent les langues de ce dernier groupe, nous nous bornerons à noter que le chiffre dix, si courant et si reconnaissable dans toutes les langues indo-européennes, se répartit dans les langues Caucasiennes entre quatre types (zi, at, it, i (es), d, anc, haca, cu) qui semblent irréconciliables. Le seul point commun entre la plupart de ces langues caucasiennes, exception faite des langues du Nord-Est (Küri, Bottlich), est l'emploi du système vigésimal, particularité qu'elles ont en commun avec les anciennes langues asianiques et le basque (on a ainsi, deux fois vingt pour quarante, trois-vingt pour soixante, quatre-vingt, comme en français, pour 80, etc.).

La désignation de la centaine dans les langues Caucasiennes, bien que moins significative que celle de la dizaine, présente une diversité égale et la ressemblance avec le Basque à cet égard, aussi bien qu'avec le Dravidien, ne paraît nullement démontrée, bien que Trombetti ait pensé pouvoir faire un rapprochement entre le basque et les dialectes du Nord-Est du Caucase (Bottlich, Dido), soit, entre *ehun* (basque) et *besun* (caucasien), ressemblance peut-être plus apparente que réelle, vu que l'élément désignant la centaine dans *be-sun* paraît être non *sun*, mais *be*, que l'on retrouve en Tchétchéne. De plus, l'aspirée en basque peut souvent provenir d'un *k* plus ancien et *e* pourrait être prothétique, de sorte que la forme basque primitive pourrait être assez différente. Entre les mêmes noms de nombres en basque et en dravidien, nous observons deux ressemblances certaines, ainsi qu'une analogie, dans la construction, très singulière, des deux derniers noms de nombres, précédant dix, singularité que nous ne retrouvons pas dans les systèmes numériques du Caucasien. Ainsi, le basque comme le dravidien, utilisent la forme ; deux-de-dix pour huit ; et un-de-dix pour neuf.

Par contre, le basque emploie le système vigésimal pour désigner les dizaines et cela le distingue des principales langues dravidiennes qui utilisent aujourd'hui uniformément le système décimal. Comme le système vigésimal était cependant celui des anciennes langues de la Mésopotamie et qu'il est resté aux Indes celui de certains dialectes Dravidiens et des langues Mounda, il y aurait peut-être lieu d'examiner si le système décimal des langues dravidiennes actuelles n'est pas un développement ultérieur et relativement peu ancien. Ainsi qu'on l'a vu cependant, les langues caucasiennes du Nord-est utilisent également le système décimal.

Sauf en ce qui concerne le système vigésimal, les ressemblances ne sont donc pas plus grandes entre le basque et le caucasien du Nord, censé être, dans le groupe Caucasien, le plus proche du basque, qu'entre le basque et les langues dravidiennes, en ce qui a trait aux désignations des nombres cardinaux. En revanche, il est intéressant de constater qu'il y a des ressemblances marquées entre les noms de nombre du Dravidien et ceux des langues du Caucase du Sud. Ainsi, nous avons pu établir que les ressemblances étaient tout aussi nombreuses entre Géorgien et Dravidien (pour dix désignations) qu'entre le premier et les langues du Nord du Caucase. Si les divergences entre les deux groupes de langues Caucasiennes sont à bien des égards aussi grandes que celles qui les séparent du Dravidien, on pourrait se demander, si au lieu de les considérer comme deux groupes frères, il ne conviendrait pas mieux de les regarder comme de simples cousins, apparentés entre eux, au même titre seulement qu'ils sont séparément apparentés aux autres groupes ; dravidien, basque, égéen, « Méditerranéen », de la famille linguistique pré-indo-européenne des peuples de la branche méridionale de la race blanche ? Les ressemblances plus marquées que l'on pourrait constater à certains égards entre les diverses langues du Caucase seraient dûes, si nous admettons cette hypothèse, plutôt qu'à une origine commune moins éloignée, à des contacts et à des emprunts ultérieurs plus nombreux, favorisés par la contiguïté géographique. En résumé, les langues du Sud et du Nord du Caucase ne seraient pas à considérer comme ayant entre elles, la parenté existant, par ex., entre deux langues germaniques ou néo-latines, mais, toutes proportions gardées, celle qui existerait entre une langue néo-latine et une langue slave ou iranienne, toutes deux indo-européennes, mais ne faisant pas partie d'un même sous-groupe.

* * *

L'étude des noms de nombres en Caucasien, en basque et en Dravidien, paraît aussi devoir nous permettre d'encadrer plus nettement l'Etrusque dans la famille des langues de l'Asie Antérieure et chamito-sémitiques anciennes et d'éclairer le mystère, point encore dévoilé, malgré de longs efforts, de la signification des mots étrusques désignant les nombres cardinaux.

Ainsi, en effet, on peut rapprocher le «ci» étrusque (où c devait avoir évidemment la valeur du c latin, ce qui nous donnait le son «ki»), du «bi» berbère et basque, et surtout du nom de nombre identique, «ki», du Caucasien du Nord-Est, ces différentes appellations désignant *uniformément* le nombre deux. L'étrusque «sa» semble, également, ne pouvoir être séparé de «sha», «cinq», en Caucasien du Nord-Ouest (Oubykh). «Cezp» ressemble de très près à «zazpi», basque, à «shasfi» désignant le chiffre sept en hamitique, «sem» malgré la finale spécifiquement étrusque, paraît évoquer irrésistiblement le «semi» du Caucasien du sud (souanète) équivalant à trois. On a pu déterminer déjà la valeur de «quatre» pour l'«hutt» ou «utt», étrusque ou égéen, qu'on retrouve aussi, dans le «bug», «qud», ou «qu» du Caucasien du Nord-est, dialectes Dido-kūri) pour le même chiffre. «Mu-v»,

«mu,»), «ma,»), que nous connaissons par l'étrusque «mu-v-al»), nom d'une dizaine, de valeur indéterminée, comprend évidemment, accolée à une finale aspirée, du genre des finales aspirées ou gutturales, des langues sémitiques de la Méditerranée, une racine «mu», peut-être, «mu-k», qu'il semble légitime de rattacher au «mu-z» et au «mi-k», du Caucasien du Nord-est encore une fois (küri et Awar), désignant le nombre huit. Quant au «sar» étrusque, nous pensons qu'on pourrait le rapprocher du «sei-r» basque, du «se-dis» berbère ou Dravidien, Parjée-Gond, et du sar (u), ancien Canarais et Tamoul (Tuttle), indiquant le chiffre six. Le «zal» étrusque évoque, soit le chiffre «un», «za», en Oubykh (Caucase du Nord-Ouest), soit la première dizaine, c'est à dire, «za-al», une fois dix. On sait, en effet, qu'al) (al + aspirée finale) désignait les dizaines en étrusque, par ex., «nuv-al)» (80, selon notre suggestion), qu'al) indique le pluriel neutre, en dravidien et que ce même «al», ce qui est encore plus significatif, sert encore, dans le Caucasien du Nord-est (Dido), à former les dizaines. Ainsi de Ki-deux, nous aurons «ka(c)al)-vingt, de «hab)-trois (en Bottlich), hab(uc)al, trente, et ainsi de suite. Il ne saurait donc y avoir de doute sur le rôle de l'al) étrusque. Il semble d'autant plus que «zal» doit désigner le chiffre «dix», que le Caucasien du Nord forme, en effet, précisément de la même manière le nom de ce nombre, en ajoutant une terminaison au radical désignant «un». La forme z-al correspondrait donc de fort près à la forme Ubykh; z-i = IO (za-i). Dans ces conditions, on pourrait penser que «du», «thu» devrait désigner le nombre, «un», «th» ayant probablement engendré un s ou z, repris dans le nom de la dizaine et correspondant au «za», «sei», «sa» désignant le même nombre en Caucasien du Nord.

L'interprétation de l'Etrusque «nur-φ» se heurte à de plus grandes difficultés. Nous ne pourrions suggérer pour le moment que la possibilité d'un rapprochement avec le dravidien «nur» désignant le nombre «cent». Comme tous nos rapprochements précédents se sont basés essentiellement sur le Caucasien et, en particulier, sur ses langues les plus archaïques du Nord, il y aurait là, une anomalie qui pourrait nous rendre sceptiques quant au bien fondé de notre hypothèse si nous ne rencontrions dans le Caucasien du Daghestan (awar) la forme «nus)-go, pour cent (go étant une particule accolée à chaque nom de nombre depuis celui désignant l'unité, qui en est dépourvu). Or, comme en Dravidien, ainsi que dans de très nombreuses autres langues, «s» médiane disparaît ordinairement ou se transforme très souvent en «r», ainsi qu'en latin — peut-être influencé à cet égard par l'étrusque lui-même — on voit qu'à «nus» Caucasien pourrait correspondre très normalement, le «nur» dravidien, désignant le même nombre, ou le «nur-φ» étrusque (cf. Karu, en dravidien, de Kr (i)sna (noir), etc. ⁷⁶).

76. Voir les noms des chiffres, en Caucasien dans A. Durr, *Einführung in das Studium der Kaukasischen Sprachen*, Leipzig, 1928, et les noms de nombre, dravidiens, basques ou berbères, dans les ouvrages cités de Caldwell, Kittel, Grierson, Van Eys, Gavel, Trombetti. Pour l'Etrusque: Stollenberg, *Die Bedeutung der Etruskischen Zahlwörter*, mais ses con-

Sans trop de témérité, il semble ainsi, que l'on pourrait proposer les équivalences suivantes pour la désignation des nombres cardinaux en étrusque :

thu, $\delta u = 1$	cezp = 7
ci (ki) = 2	mu ν , ma = 8
sem- $\varphi = 3$	9 on pourrait songer à «nur», si son
hutt = 4	équivalence à «cent» se révélait
s'a = 5	inexacte
s'ar = 6	z-al = 10

Les ressemblances des noms de nombre étrusques seraient particulièrement grandes avec les langues caucasiennes du type le plus ancien (6 fois sur dix avec le Caucasien du Nord, une fois avec le Caucasien du Sud, soit au total, dans sept cas) ; avec le basque ou le berbère on a noté trois rapprochements et trois, également, si «nur» équivaut à cent, avec le dravidien. Certains donc, de ces noms de nombres se retrouvent dans les trois groupes. Ces ressemblances cumulatives sont, à notre avis, un argument de plus en faveur de la parenté originaire de ces différentes langues. En outre, une indication à retenir serait la ressemblance plus marquée de l'Etrusque avec le Caucasien du nord, ce qui pourrait montrer la voie la meilleure à suivre pour le déchiffrer. Les ressemblances que nous avons observées quant aux noms des chiffres cardinaux entre ces diverses langues n'ont pas été effectuées en ne considérant que leurs formes actuelles. En effet, si «un» en basque moderne se dit «bed» ou «bat», le basque ancien faisait usage de la forme «ika», qui s'est conservée dans «amar-ika» -dix-un, c-à-d. ; onze. C'est cette forme qui correspond, à la fois, au berbère «igat», à l'Abkaze «aka», au Dravidien (Tel. «okati») et surtout en kui, *ěka*, pour le même chiffre.

Quant à deux, si le basque actuel «bi» évoque directement le berbère, le basque «erdi», - «demi» (les deux parties) rappelle un état plus ancien qu'on rapprochera de «erad-u» (deux), en Dravidien occidental ; «irand-u» en Tamoul ; «erk-u», en arménien ; «ervi», en Caucasien du sud, Souanète ; «ori-» en Géorgien. Que la forme *or*, *er*, *erd* soit la plus ancienne appellation de deux, en basque, ressort aussi de la désignation basque pour huit, ou «zor-tzi», car celle-ci, conformément à la construction analogue de «bed-er-atzi», soit ; un-de-dix, nous donnera, «z» (par contamination de «z-aspi» sept) -«or» + «tzi», où *or* représente évidemment (*er-or*)deux (de dix). Il convient, par la même occasion, de faire observer que dans ces formes composées basques, le «dix» ne correspond pas à la forme actuelle (h)«amar», proche du berbère, «gomar», mais à une forme, «atzi», sans doute originellement «atti», tout à fait analogue à «ati», géorgien, et aux (h)«attu»,

clusions diffèrent des nôtres, et Th. Kluge, Berlin, 1941, pour qui l'Etrusque, le Caucasien, et le Basque forment une famille unique, l'Etrusque étant plus proche du Caucasien comme nous le pensons aussi. Pour N. Marr, l'Etrusque se rapprocherait surtout du groupe à sonores du Caucasien, tandis que le Basque, ainsi que le croyait aussi Trombetti, serait plus près du Swani et de l'Abkaze.

«(p)attu», «(p)adi», des langues dravidiennes, désignant, également, le même chiffre (om-b-adi, en Tamoul, neuf : un-de-dix).

La formation des noms de nombres, de dix à vingt, se fait aussi, de la même manière, en basque, en Dravidien et en Caucasiens ; par la juxtaposition à la désignation, «dix», du nom de l'unité, en formant les composés ; dix-un, dix-deux, etc. On remarquera que c'est exactement le contraire du système indo-européen qui fait précéder l'unité. Là encore, malgré qu'il ne s'agisse que d'un détail, se manifeste bien l'opposition des deux familles de langues.

Pour ce qui a trait particulièrement au basque, il semble bien que l'on puisse y déceler deux couches linguistiques, tout au moins, en ce qui concerne les noms des nombres ; l'une, plus ancienne, représentant de plus grandes ressemblances avec le Dravidien et le Caucasiens (du Sud, autant, pour le moins, que du Nord) et l'autre, plus récente, reflétant des influences chamito-berbères. La chronologie relative de ces deux couches en Basque, pour la désignation des nombres, concorde avec la théorie d'Uhlenbeck, entr'autres, qui considère que les éléments apparentés au hamite sont postérieurs, en Basque, aux éléments plus spécifiquement Caucasoïdes.

La structure, analogue dans ses grandes lignes, du Basque, du Dravidien et des langues du Caucase fait que ces langues possèdent un très grand nombre de mots composés qui sont formés de la même manière. Il leur suffit, en effet, d'accoler deux ou plusieurs noms communs en les munissant — ce qui n'est même pas très souvent nécessaire —, des suffixes (ou parfois, infixes et préfixes en Caucasiens) indicatifs des rapports. «Visage» se dira ainsi, en Dravidien (Telougou), «baimui», soit littéralement, bouche (bai) -nez (mui) en basque, «ahorbegui», bouche-yeux ; en Caucasiens du Nord (Abkaze)⁷⁷, on aura, par ex., pour le mot, flamme ; «amcabz», formé par la juxtaposition de «mca»- feu et de «bz», langue ; ou encore ; «guap'x», aimer, amour, de «gu»-coeur et «v'px» chaleur ; «mzasa», térébenthine, formé par «mza»- sapin et «s'a»- sang. Le mot-phrase est particulièrement usité dans le Caucasiens du nord où l'on aura souvent des formations du genre suivant ; «incesfuet», mot-à-mot i-n-ces-f-u-et (la chose) «toi ensemble moi mange», équivalant à, «Je le mange avec toi». En Dravidien, nous aurons des formations analogues, soit : par ex., «narkali»- chaise, composée par «nar» (ou nal) quatre ; «kal» pieds, plus un suffixe indiquant l'agent, «i» (quatre pieds- cela-qui-a-). Une formation toute semblable nous sera présentée d'une manière courante par le basque, nous nous bornerons à en donner un seul exemple, soit : «adiskide»-ami, littéralement ; «adi», compagnon ; «nes», d'âge ; «kide», avec.

En Caucasiens du Nord, l'adjectif s'accrole au substantif et forme un tout avec lui, par ex., «apsezbzia»- le bon poisson. Ceci nous explique, sans doute, pourquoi en dravidien, bien que celui-ci présente des formes moins archaïques et beaucoup plus évoluées, l'adjectif n'est pas infléchi et la raison

77. Ces exemples et les suivants sont empruntés aux différents ouvrages respectivement consacrés à ces diverses langues et déjà cités, de Lacombe, Lafon, Dumézil, Dirr, Gavel, Caldwell, Grierson, Bloch, Kittel, etc

pour laquelle, en basque, seul le dernier mot de la phrase se décline, tandis que le substantif placé avant l'adjectif reste invariable. Ce sont là, évidemment, des particularités héritées du temps où le Dravidien et le Basque ne connaissaient, comme le Caucasiens du nord, que le mot-phrase, et où une seule désinence de la déclinaison devait normalement suffire pour l'ensemble du mot-groupe.

On pourrait prolonger considérablement la liste des analogies qui rapprochent, aussi bien au point de vue de la structure grammaticale, de la conception du verbe que de la phonétique, le Basque, des langues Dravidiennes et des parlers paléo-caucasiens, mais un examen plus approfondi dépasserait par trop les limites qui nous sont fixées ici. Nous pensons d'ailleurs, que ce que nous en avons dit suffit pour établir qu'effectivement il s'agit ici de langues apparentées entre elles, auxquelles il convient également de rattacher l'étrusque ainsi que les langues pré-indo-européennes du sud de l'Europe et du bassin de la Méditerranée, comme il ressort de l'ancienne toponymie de cette région.

Un examen plus approfondi nous permettrait de glaner encore, dans le domaine des formatifs, de la construction des phrases relatives, etc., d'autres arguments en faveur de la thèse défendue ici; nous nous bornerons à mentionner quelques rapprochements que l'on peut faire entre certains suffixes basques, ou «pré-indo-européens» du bassin de la Méditerranée et des suffixes Dravidiens.

Ainsi, nous trouvons, en basque, les suffixes locatifs; «o-l-a», «u-l-a», auxquels répondent, dans les anciennes langues de la Méditerranée, «-il», «-l», «-is»; en dravidien occidental (canarais) «illi», «alli», «elli», «-ici, là, où, et», en Dravidien central ou du nord; «l», «-l», avec le même sens.

Au formatif locatif, «anda», sumérien, pré-iranien et méditerranéen-anatolien du sud (mais qu'on trouve seulement dans la moitié méridionale de l'Asie Mineure, au Sud du Méandre et du fleuve dénommé aujourd'hui Kizil Irmak), répondent le locatif dravidien identique, «anda», «andu», avec le sens de, «ce», «cet», «ce qui est là», et l'étrusque «ana», «enna», si fréquent dans la toponymie de l'ancienne Italie, pré-indo-européenne, ainsi, du reste, que dans celle de plusieurs autres pays Méditerranéens.

En Sumérien, le suffixe «anda» se rencontre d'une manière presque régulière dans les noms des chefs ou des rois et l'on peut penser qu'il avait la valeur, à la fois, d'un démonstratif et d'un locatif d'appartenance. Le nom d'un chef qui paraît être devenu celui d'une dynastie, «Lugal-anda», que l'on retrouve à maintes reprises, et pour la première fois en 2650, pourrait être traduit: Homme-lu-puissant-gal-ici-*anda*, équivalent à peu près à ce que serait en français: Le Seigneur du lieu, le Roi⁷⁸.

78. Deimel, A., *Zur Erklärung Sumerischer Zeichen und Wörter*, *Orientalia*, XV, 1946; C. Battisti, *La forma etrusca "ana" e il suffisso latino "anus"*, *Studi Etruschi*, XVIII, 1943; Savino Savini, *L'Etrusco come lingua semitica*, Milano, 1927 (thèse erronée mais qui appuie indirectement la notre, d'un cousinage général de toutes les langues Méditerranéennes, Dravidien y compris).

Liste récapitulative à titre d'exemples non limitatifs, de quelques-unes des particularités de structure, de phonétique et de grammaire communes au Basque et au Dravidien

- 1) Absence originaire de la consonne *f*, en Basque comme dans les langues Dravidiennes.
- 2) Exclusion (après introduction ultérieure de *f*) de *f* et de *r*, au début des mots.
- 3) Emploi analogue, par voie de conséquence, d'une voyelle antécédante dite prothétique.
- 4) Répugnance analogue quant à l'emploi de consonnes finales, comme *p*, *n*, *g* (*k*), etc. (cela a trait surtout aux états anciens).
- 5) Terminaison vocalique des syllabes ou des racines verbales dans les deux langues, surtout anciennement.
- 6) Existence analogue de plusieurs *r* médianes de valeur phonétique différente.
- 7) Interchangeabilité très fréquente de *l* et de *r* ou de *k* et de *g* (*k* en *g*, en règle générale) et de *b* et *v*.
- 8) Analogie entre une forme de *d* basque, au son *dr* et le *d* (ou *t*) dit cérébral (*dr*) du Dravidien. Transformation en certains cas, de *d* médiane en *r*, en basque et en Dravidien (se rencontre aussi en Espagnol, mais non en indo-européen, ni dans les langues du nord de l'Europe).
- 9) Analogie du traitement des occlusives.
- 10) Analogie dans le placement originaire des occlusives sourdes et des sonores.
- 11) Position et nature similaire de l'accent tonique.
- 12) Tendances analogues à l'harmonie vocalique.
- 13) Tendances analogues à l'aspiration de certaines labiales initiales (par ex. *p*, en Drav., et en Ibèr.)
- 14) Particularités morphologiques. Structure polysynthétique analogue du Dravidien et du Basque.
- 15) Construction semblable des mots par juxtaposition à une racine invariable, généralement mono ou disyllabique, de suffixes successifs.
- 16) Formation analogue de mots composés à sens nouveau par simple juxtaposition de mots indépendants.
- 17) Même formation du pluriel par l'intercalation entre la racine invariable et la désinence casuelle, d'une particule indicative du pluriel.
- 18) Existence dans les deux groupes linguistiques de la forme particulière du génitif connue sous le nom de double génitif.
- 19) Forme simple de la déclinaison d'un type unique en Dravidien, comme en Basque. (Sans l'article défini postpositif.)
- 20) Absence commune d'une désinence spéciale pour le nominatif.
- 21) Désinences analogues au datif et génitif singulier et pluriel, en Basque et en Dravidien.
- 22) Absence originaire en Basque et Dravidien, des genres, au pluriel. Forme unique pour le féminin et le masculin.

- 23) Existence analogue de trois nombres, singulier, pluriel et indéfini ou collectif. (Sans le duel.)
- 24) Existence similaire d'un pluriel inclusif et d'un pluriel exclusif.
- 25) Mêmes terminaisons du pluriel en Basque et dans divers parlars Dravidiens.
- 26) Même manière périphrastique de former le comparatif et le superlatif.
- 27) La particule *a*, signe de l'article défini postposée en basque, employée comme article démonstratif en Dravidien.
- 30) Analogies entre les articles démonstratifs basques et Dravidiens (du singulier), et divers adverbes ou conjonctions (et, vers, là, etc.).
- 29) Absence en Basque comme en Dravidien d'une forme pronominale spéciale pour la troisième personne, remplacée dans les deux langues par un démonstratif dont le radical est le même.
- 30) Analogies entre les articles démonstratifs Basques et Dravidiens et l'ancienne forme pronominale de la 3^e personne, aujourd'hui disparue.
- 31) Indétermination originaire générale, en Basque et Dravidien des racines verbales, qui pourront être employées selon les cas, comme substantifs ou comme verbes.
- 32) Conception, en général, passive et substantielle du verbe, en Basque et en Dravidien.
- 33) Même formation de la conjugaison par adjonction au signe du temps de la terminaison pronominale.
- 34) Prédominance des formes participales et gérondives.
- 35) Infinitif équivalant primitivement à un substantif verbal.
- 36) Invariabilité habituelle de la racine du verbe dans toutes les formes de la conjugaison.
- 37) Ordre rigoureux analogue (surtout primitivement) de la phrase dû à l'indétermination des parties du discours et position du verbe en fin de phrase.
- 38) Même utilisation de la désinence du génitif pour former des adjectifs.
- 39) Même formation des substantifs abstraits par adjonction de suffixes analogues.
- 40) Formation analogue des diminutifs à l'aide de particules souvent semblables, en Dravidien et en Basque.
- 41) Même antériorité du substantif déterminant sur le déterminé.
- 42) Ressemblances dans la formation, l'emploi ou la forme de divers collectifs, locatifs, ainsi que dans celle de l'auxiliaire «avoir» (ou être).
- 43) Emploi de la particule *-ka* en Basque pour former des verbes; en Dravidien (Tam.) pour former des infinitifs.
- 44) Analogies entre certaines désinences pronominales des verbes et mêmes formes, anciennement, pour désigner les temps.
- 45) Analogies dans la désignation et la construction de certains des noms des nombres cardinaux ^{78 bis}.

78 bis. On peut observer qu'en ce qui a trait à la phonétique, le Castillan présente des caractères analogues, entr'autres, à ceux notés aux points 2, 3, 6, 7, 8, 9 et 13, legs évident du substrat linguistique.

CONCLUSIONS

Au terme de notre rapide étude et des rapprochements que nous avons tenté de faire et qui ne sont d'ailleurs qu'un échantillon fort incomplet de ce qui pourrait être accompli grâce à un examen plus approfondi, il nous semble que l'on n'en peut pas moins tirer quelques conclusions.

Le Basque et les langues ibériques qui lui étaient apparentées n'ont pas seulement des relations avec le Hamito-Sémitique et en particulier le Hamitique méridional, le Nilotique et le Nubien et le groupe Caucasiens comme on le savait, mais aussi avec le Dravidien et en premier lieu, ainsi qu'il est naturel, avec les parlers les plus archaïques de cette famille (Kui, Kurukh, Gônd, Brahui). Le Sumérien paraît faire en quelque sorte le pont entre le Nubien, le Hamitique oriental et le Dravidien. A en juger d'après l'ancienne toponymie italique ou ibérique, le Dravidien paraît avoir été plus proche des langues qui se parlaient en Ibérie et en Italie avant l'expansion « indo-européenne » que le Hamito-Sémitique ou le Caucasiens. Si l'on admet que le Basque est formé de couches linguistiques d'âge divers, celle qui présenterait le plus de ressemblance avec le Dravidien serait parmi les plus anciennes. Le Dravidien lui-même, selon les données archéologiques interprétées par le Prof. H. Mode aurait été à l'origine une langue de la Syrie du nord, d'avant les Sémites, qui l'auraient repoussée ultérieurement vers la Mésopotamie, puis au IV^e millénaire, vers le Béloutchistan et les Indes⁷⁹. Le Basque et le Dravidien appartiendraient ainsi tous deux au groupe linguistique méditerranéen, antérieur à la poussée sémitique, et représenteraient donc les langues néolithiques les plus anciennes du bassin de la Méditerranée. Le Caucasiens, scindé, du reste, en rameaux très diversifiés, tout en conservant des relations évidentes avec ces langues, ou les parlers qui en sont dérivés, et en particulier, avec le groupe Hamito-Sémitique, s'en écarte néanmoins fortement par un grand nombre de caractères singuliers, le plus souvent très archaïques ainsi que par une phonétique aussi aberrante que compliquée. Ainsi, quoiqu'on ait dit des ressemblances du basque et du caucasiens et bien que certains auteurs aient même soutenu l'existence d'une unité linguistique ibéro-caucasienne, il nous semble qu'à bien des égards le basque (et sans doute l'ibérique, si on le connaissait mieux) est plus près du Dravidien que du Caucasiens, ce qui s'expliquerait facilement si, comme nous le pensons, le basco-ibérique et le dravidien sont les survivants des plus anciennes langues néolithiques de la Méditerranée, antérieures à l'expansion des langues asianiques aux terminaisons consonnantiques, aussi bien qu'à celle des Hamites du nord et des Sémites⁸⁰.

79. Cf. H. Mode, *Indische Frühkulturen*, Basel, 1944, Benno Schwabe.

80. Vide, Holmér, N. M., *Ibero-Caucasian as a linguistic type*, *Studia Linguistica*, vol. I, 1947.

Les recherches archéologiques du dernier quart de siècle ont permis en même temps de constater que l'on avait exagéré considérablement la part de l'Indo-Européen dans le trésor lexical des langues classiques et de celles qui en descendent et que la part qui en revient au groupe linguistique auquel appartenaient le Basque et le Dravidien est beaucoup plus importante qu'on ne le pense généralement encore aujourd'hui. Le fait que la plus grande partie des noms des divinités mythologiques et des héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sont d'origine pré-hellénique, nous autorise également à penser que les religions et les poèmes épiques classiques étaient essentiellement un héritage dû aux pré-indo-européens de la Méditerranée. Une étude plus approfondie du Dravidien, dans ses états les plus anciens, qui paraît avoir conservé mieux encore que le Basque, ses caractères méditerranéens primitifs permettrait, sans aucun doute, de définir plus exactement, tout en l'augmentant, dans des proportions peut-être insoupçonnées, la part des anciens peuples de la Méditerranée dans la constitution des civilisations classiques qui sont toujours la base de la notre⁸¹.

C'a été là, pour nous, une des surprises de ce travail. Quant au Basque, alors que l'on n'avait souligné jusqu'ici que sa parenté avec le Caucasiens, et particulièrement le Caucasiens du Nord, l'examen, même rapide, que nous en avons fait au point de vue phonétique, morphologique et très partiellement lexical, en le comparant au Dravidien, nous a amené à la conviction que le Basque se rapproche à peu près autant du groupe dravidien que du groupe caucasien. Il est même plus près du premier que du second en ce qui a trait à sa phonétique, car celle-ci a chez le groupe caucasien, des caractères si particuliers que ce dernier se distingue davantage à cet égard de tous les autres groupes, examinés par nous, que ceux-ci ne se distinguent entre eux.

Les relations entre le proto-chamitique, le Basque, le Sumérien, le Dravidien, les anciennes langues nilotiques et celles du Sud de l'Europe, à en juger par d'après la toponymie qu'elles y ont laissée⁸², paraissent avoir été particulièrement étroites, alors qu'elles le sont sensiblement moins avec la famille des langues du Caucase.

Le Basque semblerait se tenir à peu près à égale distance de ces diverses langues, bien que des éléments ibéro-africains, qu'il a incorporés, à une époque lointaine, mais lorsqu'il était déjà en Ibérie, fassent pencher assez

81. Cf. Eva Fieschl, *Namen der Griechischen Mythos in Etruskischen*, Göttingen, Zf. f. Vergleichende Sprachforschung, Ergänzung Heft. M. Cohen, *Mots latins et mots orientaux*, Bull. Soc. Linguist., Paris, 1938-39. Cuny, A., *Les mots du fonds préhellénique en grec, latin et sémitique occidentale*; P. Chantraine, *Morphologie historique du grec* Klincksieck., Paris, 1940; G. Alessio, *Suggerimenti e nuove indagini sul problema del sottostrato Mediterraneo*, St. Etruschi, XVIII, 1944-5; du même, *Fitonimi Mediterranei*, St. Etruschi, XXV, 1941; id. *La base pre-indo-europea kar(r)a, Gar(r)a*, St. Etruschi, 1935; Battisti, C., *Voci Mediterranee contestate*, St. Etr., XVIII, 1948; du même, *Ricostruzioni toponomastiche Mediterranee*, Ann. Europ. Orient., Napoli, 1935.

82. Cf. Fr. Ribezzo, *Il carattere Mediterraneo della più antica onomastica italiana*, Rev. Indo-Greco-Italica, vol. IV; V. Bertoldi, *Antichi filoni nella toponomastica mediterranea incrociantisi nella Sardegna*, Rev. Lang. Romanes, IV; du même, *Residui pre-indo-europei nell' lessico pireneo-alpino*, R. L. Roman, III, 1927; *Contatti e conflitti di lingua nell'antico Mediterraneo*, Festschrift f. Prof. Jaberg, 1937; et *Problèmes de substrat*, Bull. Soc. Ling., Paris, 1931, vol. XXXII.

souvent la balance du côté chamitique ancien. Cette influence, ainsi que Schuchhardt et d'autres l'ont fait voir, est particulièrement évidente dans sa déclinaison, or le fait que celle-ci a de nombreux points de contact avec la déclinaison dravidienne, nous montre indirectement combien le Dravidien a lui-même de rapports avec l'ancien chamito-sémitique. On peut noter entr'autres, à ce sujet, que le Basque comme le Dravidien n'ont pas de désinence particulière pour le nominatif.

L'étude comparative du lexique de ces diverses langues, en ce qui a trait à certains des termes les plus usuels ou les plus fondamentaux, à laquelle nous faisons allusion plus haut nous réserverait une autre et plus grande surprise. Si, ni le Basque, ni, à plus forte raison, le Caucasien, ne paraissent trouver souvent d'échos particuliers en grec ou en latin, on pourrait constater, au contraire, un nombre tout à fait inattendu de rapprochements avec le dravidien et l'ancien chamitique, en ce qui concerne, en particulier, le latin. Il ne s'agirait pas, d'ailleurs seulement, de mots ayant trait à la faune et à la flore du midi ou à la navigation, mots que les hommes du nord qui avaient apporté en Italie, les parlers dits «indo-européens», devaient, plus ou moins nécessairement, emprunter à leurs prédécesseurs, mais bien de termes extrêmement nombreux et s'étendant à la plupart des domaines des relations et des activités humaines.

Ces affinités que nous avons pu montrer entre le Dravidien, le Basque et les anciennes langues du sud de l'Europe rendent à ce qu'il nous semble caduque l'appellation «d'indo-européennes» pour les langues du nord de l'Europe et du nord de l'Inde, car les langues du midi de l'Europe et celles du sud de l'Inde, dont nous venons de voir les liens, constituent un groupe «indo-européen» qui devrait avoir par droit d'aînesse la priorité du nom.

A moins de ne plus employer désormais ces dénominations ambiguës et de faire usage de la formule plus exacte : langues du rameau septentrional ou du rameau méridional de la race blanche!

Note quant aux principales transformations phonétiques des langues dravidiennes au cours de leur évolution depuis environ deux mille ans, dans la mesure où elles ont pu être déterminées.

Ces transformations varient considérablement selon les langues de ce groupe, parmi lesquelles certaines demeurées plus isolées, se sont montrées plus conservatrices que d'autres, telles, le Brahui, le Gônd, le Kui, le Kurukh, parfois le Malto. Le Tamoul, à certains égards plus modifié, a conservé, à d'autres, des aspects anciens, ayant été fixé par une riche littérature, il y a déjà dix à quinze siècles. Malgré la diversité de l'évolution phonétique des différents membres de cette famille linguistique, on peut dire qu'en général, les formes avec «g, k, p, v, m, d, r, b» sont plus anciennes que celles comportant «s, s, j, h, b (ou p de v), n, t (le t intervocalique ancien a été palatalisé dans le Dravidien méridional), f, p (qui peut provenir à l'initiale, de g, ou de v, en Tam.), ou l; r alvéolaire devient souvent n en Tamoul, s médiane se transforme fréquemment en palatale.

En résumé, aux palatales et sibilantes, ou plus rarement, aux aspirées modernes correspondent, en général, des gutturales anciennes. Les formes demeurées donc pratiquement le plus souvent invariés sont celles constituées par *g, k, v, p, n, d*, avec leurs voyelles respectives, généralement, *a*, ou, moins souvent *i, e*, habituellement non modifiées. On peut aussi considérer que le *s* initial, dans d'autres langues que le Tamoul, est également une formation ancienne. (Cf. le *s* méditerranéen, dans *s-minthos, s-brinz, s-muraena*, etc.)

Ce sont, par conséquent, surtout ces formations qu'il conviendra d'étudier, car on est à peu près assuré, surtout si elles se retrouvent en Brahui, séparé depuis plus de 3.500 ans, sinon près de 4.000 ans, des autres parlers dravidiens, qu'elles remontent à une époque assez proche des origines de ces langues.

Là, où le *t* initial se retrouve, aussi bien (comme dans *tala-tête*), dans les dialectes du sud, du centre et du nord (Brah.), on peut estimer que *t* est également la consonne originaire. (Cf. en général, Ramaswami Aiyar, Tuttle, Caldwell, Kittel, Linguistic Survey et Bloch.)

Les indications qui précèdent ne valent, malheureusement, qu'en règle générale, car l'évolution phonétique des divers parlers dravidiens est loin d'être la même, à la suite, sans doute, des différentes influences locales auxquelles ils ont été exposés, et de la force de celles-ci, et il n'a pas été établi encore, à la connaissance de l'auteur, de comparaisons phonétiques systématiques entre ces parlers, permettant d'arriver à une reconstruction théorique du système phonétique du proto-dravidien, ne fût-ce qu'avec le degré d'approximation auquel on est arrivé pour l'Indo-Européen primitif.

Pour ce qui est des transformations phonétiques du latin, on les connaît assez bien, en général, pour qu'il ne soit pas nécessaire de les indiquer ici.

Il ne faut pas d'ailleurs, s'exagérer l'invariabilité et la permanence des «lois» phonétiques, comme l'a fait l'école néo-grammaticale, en raisonnant trop souvent dans l'abstrait. Ces soi-disant lois peuvent se modifier selon les époques pour la même langue sous l'effet de causes diverses : ethniques, sociales, politiques. Elles peuvent ainsi être opérantes pour un temps, puis disparaître, ou même céder la place à des tendances contraires (on en trouverait facilement des exemples en français, en roumain, etc.). Les noms propres, les emprunts échappent, en outre, très souvent à ces règles et c'est là une des raisons qui rend fréquemment si précieuse l'étude de la toponymie. Chaque mot peut avoir son développement propre.

Ainsi, comme nous l'avons dit au début de ce travail, des causes historiques et géographiques expliquent souvent mieux les faits linguistiques que les méthodes de la linguistique pure et que les «lois phonétiques» qui sont beaucoup moins invariables qu'on ne l'a soutenu⁸³.

Janvier 1949.

83. Cf. G. Bonfante, *The neolinguistic position*, Language, 28, 4, Dec. 1947; H. W. de Groot, *Structural linguistics and phonetic law*, Lingua. Gottmer-Haarlem, vols. 1-2, 1948; Van Ginneken, *La biologie de la base d'articulation*, Rev. de Psychologie, 1883.

P. S. Une étude comportant un grand nombre de rapprochements lexicaux entre le basque et le dravidien et d'autres langues de la même famille, comme le Sumérien, le Nubien, l'hébreux, etc., ou tout au moins de groupes anciennement apparentés à des degrés divers, que l'auteur espère pouvoir publier bientôt apportera à ce qu'il croit, des preuves nouvelles en faveur de la thèse soutenue dans ces pages.